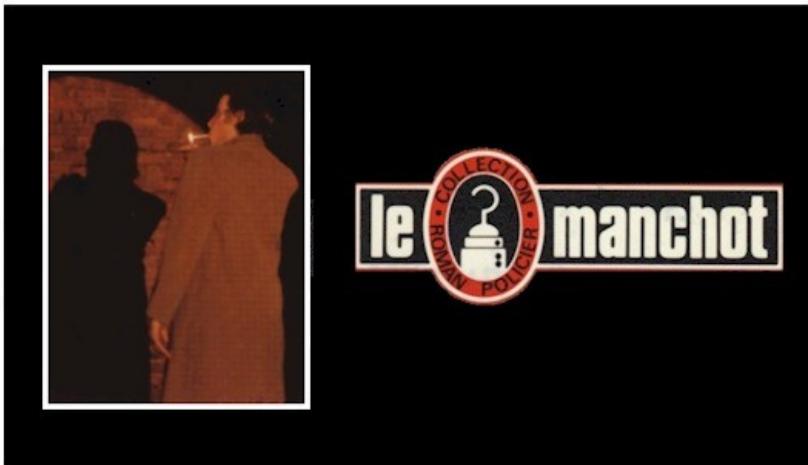


PIERRE SAUREL

Règlements de comptes



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchoth # 45

Règlements de comptes

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 450 : version 1.0

Règlements de comptes

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1985.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Voyage de repos

Le propriétaire du motel Silver Gate de Plattsburg entendit le timbre de la porte d'entrée. Un client venait d'arriver. Il n'était que dix heures du matin.

« Sûrement un touriste, songea Arthur Blake, se hâtant vers le bureau de réception. On annonce une fin de semaine extraordinaire pour un début d'été. Les Canadiens vont sans doute en profiter ».

Devant le comptoir attendait une fille blonde. Des lunettes de soleil, semblables à celles que portent les vedettes de cinéma lorsqu'elles ne veulent pas être reconnues, lui cachaient la moitié du visage. Malgré ces lunettes, on la devinait jeune et jolie.

– Je voudrais louer une unité ; j'ignore pour

combien de jours : deux, trois, peut-être plus.

– Si vous voulez bien remplir cette carte... !

La fille inscrivit un nom, une adresse puis remit la carte au proprio qui lut :

« Mary Smith, 125 – 18^e avenue, Albany ». Très vague, pensa-t-il : un nom fictif sans doute... l'adresse aussi, probablement. Levant les yeux, il demanda :

– Vous avez une voiture ?

– Non.

Il remarqua également que la fille n'avait aucun bagage.

– Je vais vous demander de payer à l'avance, mademoiselle Smith. Autrement...

Déjà, la fille ouvrait son sac.

– Combien ?

– Trente-deux dollars.

Elle paya et ajouta :

– Si je décide de garder le motel un jour de plus, je viendrai payer demain avant-midi.

– Avant onze heures, spécifia le proprio.

– Entendu.

Il lui tendit la clef de l'unité numéro 7 et la fille s'éloigna rapidement.

« Faudra que je la surveille celle-là ! Moi, j'veux pas de trouble avec les policiers. C'est peut-être une prostituée qui espère s'amasser une galette en fin de semaine. »

Et il se promet de la garder à l'œil.

*

Le grand Michel Beaulac, détective privé et premier assistant de Robert Dumont, dit « le Manchot », propriétaire d'une célèbre agence d'enquêteurs, avait décidé de profiter de la belle fin de semaine qui s'annonçait pour faire un court voyage de repos.

Michel venait d'épouser la jolie Yamata, jeune Canadienne d'ascendance japonaise. Il avait vécu plusieurs mois avec elle avant de se décider à

franchir le grand pas. Yamata voulait absolument avoir un enfant, mais pas hors des liens du mariage.

Beaulac avait longuement hésité avant de l'épouser ; il tenait tellement à sa liberté. De plus, avec le métier qu'il exerçait, les dangers constants qu'il courait, il ne se sentait pas prêt à élever une famille.

« C'est curieux, se disait-il. Nous vivions ensemble depuis longtemps. Je pensais que le mariage ne changerait rien et pourtant Yamata me semble différente. Nos rapports ne sont plus les mêmes : plus froids, plus "raisonnables" peut-être ! Je n'y comprends rien. »

Il avait pensé qu'un court voyage aux États-Unis pourrait permettre à leur couple de faire le point et de mieux se comprendre. Yamata, qui avait pourtant beaucoup voyagé, n'avait jamais visité les villes proches de la frontière séparant le Canada des États-Unis.

Michel dit à sa femme : durant le week-end, « nous pourrions nous rendre jusqu'à Lake George. En route, nous visiterions Ausable

Chasm, tu verrais les Adirondaks, leurs points de vue magnifiques et nous pourrions nous arrêter à Plattsburg. S'il fait aussi chaud qu'on le prévoit, nous pourrions nous baigner dans le lac Champlain. La plage municipale est magnifique. »

Malgré elle, Yamata avait frissonné.

– L'eau doit être glacée à cette période de l'année.

– S'il fait chaud, on y sera bien. Même si l'eau est plus froide qu'en plein été, ce n'est que pour se saucer que c'est difficile.

Michel avait prévenu son patron, le Manchot.

– Nous serons de retour dimanche soir ou lundi matin. Mais ne vous inquiétez pas, je serai au bureau à l'heure.

Méthodiquement, Michel avait fait l'itinéraire de leur voyage.

– Nous partirons vendredi, le plus tôt possible. Nous nous rendrons directement à Lake George.

– C'est loin ?

– Ça prend environ trois heures. Samedi, nous visiterons l’endroit puis, nous reviendrons vers Plattsburg. Il y a de beaux sites en cours de route. Nous coucherons à Plattsburg samedi soir et dimanche, s’il fait beau, nous passerons la journée à la plage.

Comme la fin de semaine s’annonçait magnifique, Beaulac décida de ne courir aucun risque. À Plattsburg, il quitta l’autoroute 87, à la sortie 39A, menant directement à la plage municipale et au traversier qui permettait de passer de l’État de New York à celui du Vermont.

Il prit ensuite la route 9 et continua de filer vers le sud.

– Il y a quelques années, il n’y avait pas d’autoroute. Il fallait suivre la route 9 jusqu’à Albany et même plus loin, avant d’arriver à la Truway. La route était très longue. De la montagne, de la brume...

Plusieurs motels bordaient la route 9. Beaulac ne voulait pas trop s’éloigner de la plage municipale.

– Tiens, ici, nous serions fort bien, il y a une piscine extérieure. Si l'eau du lac te fait peur...

Ils s'arrêtèrent donc au Lake Side Motel, où Michel, en payant d'avance, retint une chambre pour le samedi soir. Quelques instants plus tard, ils reprenaient l'autoroute 87 et filaient en direction de Lake George.

Le lendemain Yamata et Michel, comme des amoureux, s'amusèrent follement. Michel oubliait tous ses soucis.

– Nous ne pouvons tout voir en deux jours, dit-il. On annonce 25 degrés pour demain, nous partirons ce soir pour Plattsburg. Notre motel est loué. Si demain la journée n'est pas idéale, on visitera les environs. Et si ça te plaît, nous coucherons à Plattsburg dimanche et rentrerons à Montréal lundi matin.

Yamata était surprise. D'habitude, son mari regardait toujours à deux fois avant de dépenser.

– Nous sommes à moins de deux heures de Montréal, on pourrait rentrer dimanche soir.

– Non, je veux t'inviter au cinéma.

Yamata éclata de rire.

– Au cinéma ? Tu sais que ce sera la première fois depuis que nous nous connaissons ?

Michel hésitait.

– Ici, c'est pas comme au Québec. Certains ciné-parcs présentent des films pour adultes seulement.

La jolie Japonaise sourit à son mari.

– Tu veux me faire voir un film pornographique ?

– Pourquoi pas ? Tu sais que bien des psychologues conseillent aux couples mariés de voir, de temps à autre, des films de ce genre. C'est stimulant !

– Il me semble que tu n'as pas besoin de ça !

– Ne me dis pas que tu es scrupuleuse ?

– Moins que toi. Puisque ça te plaît, nous irons.

– En fin de semaine, on présente deux et parfois trois films, ça ne se termine que vers deux heures du matin. Nous coucherons donc à

Plattsburg dimanche soir ; nous rentrerons à Montréal lundi.

Le dimanche matin, le soleil brillait de tous ses feux. Michel sortit tôt du motel, alla acheter un pain, des viandes froides, de la moutarde, deux tomates et rapporta le tout à sa femme.

– On va se faire un lunch et passer la journée au soleil. Déjà, il fait très chaud.

Michel avait apporté un panier à pique-nique. Une fois le lunch prêt, il alla acheter des liqueurs, passa au bureau du motel le retenir pour le dimanche soir, puis, le couple se rendit à la plage.

Il était tôt. Michel trouva facilement une place pour son auto dans le terrain de stationnement municipal, assez près de la plage.

– Seconde rangée de voitures. Ce sera facile de la retrouver.

Il décida d'emporter immédiatement le panier à pique-nique.

– Pourquoi ? Tu es à deux minutes de la plage.

– Tout simplement parce qu'il y a des tables à pique-nique et qu'elles ne sont pas assez

nombreuses. Alors, si nous ne plaçons pas notre panier sur une de ces tables, lorsque arrivera le moment de dîner, nous devons rester étendus sur le sable.

Le couple se dévêtit. Yamata avait mis un très beau costume de bain deux pièces d'une couleur brune qui faisait ressortir son teint doré. La Japonaise était délicate : taille très fine, buste ferme mais pas très gros ; très jolie, elle ne passait jamais inaperçue.

– Tu prends ton sac à main ? demanda Michel.

– Oui.

– Dans ce cas, je vais te donner mes cigarettes, mon briquet, mes clefs et mon argent.

Beaulac s'assura que les portières étaient bien verrouillées et le couple se dirigea vers la plage. On trouva tout d'abord une table et on s'étendit tout près, de façon à surveiller le panier à pique-nique.

– Tu viens te saucer ?

– Pas tout de suite, je vais prendre un peu de soleil. Vas-y, tu me diras si l'eau est froide.

Michel fut cinq minutes absent. Il revint et se secoua au-dessus de Yamata qui poussa un petit cri. Les yeux fermés, elle n'avait pas vu arriver son mari et avait sursauté, l'eau lui glaçant la peau.

– Fais donc attention, grand fou !

Michel s'étendit près d'elle, la prit dans ses bras et l'embrassa.

– Tu es tout mouillé, fit Yamata en le repoussant... et puis, on nous regarde.

– Je me fous des autres, je t'aime et je pourrais le crier à tue-tête.

– Personne ne te comprendrait, nos voisins ne parlent que l'anglais. L'eau est froide ?

– Au début, oui, mais on s'y habitue vite. Nous irons ensemble, tantôt.

La Japonaise montra son sac à main.

– Est-ce bien prudent ?

– Tu le mettras sous la serviette, et puis, nous ne nous éloignerons pas.

Michel Beaulac se sentait parfaitement

heureux. Il avait oublié tous les soucis de son métier d'enquêteur.

– Tu sais, Yamata, je m'habituerai vite à ne pas travailler.

– Tu dis ça, mais après trois jours, tu t'ennuierais à mourir.

Et en y songeant, Michel dut admettre que son épouse avait raison.

*

Un jeune homme aux cheveux longs en chandail et en jeans, une serviette autour du cou, se trouvait sur le terrain de stationnement lorsque la voiture de Michel arriva. Il allait s'éloigner lorsque Yamata descendit. Le type s'arrêta net.

« Une Chinoise ou une Japonaise... Elle est très belle cette fille... j'lui ferais pas mal. »

Il s'approcha de la voiture pour mieux voir Yamata. Il remarqua la plaque du Québec.

Michel et Yamata s'éloignaient en direction de

la plage. Le jeune homme les suivit des yeux. Il les vit s'installer et décida de s'étendre sur la plage à son tour, non loin du couple.

« Ce Québécois-là a dû ramasser cette fille dans un club. Elle a un petit air sexy. Moi, j'adore le type érotique. »

L'inconnu enleva chandail et jeans et en courant, il entra dans l'eau. C'était selon lui la seule façon de moins sentir le froid.

Il sortit de l'eau et juste à ce moment, quelqu'un le frappa sur l'épaule.

– Je savais que je te trouverais ici.

Il se retourna. Un homme, plus âgé que lui, plus gros, presque un colosse, le prit par le bras.

– Viens par ici, Jim !

Les deux hommes se retirèrent à l'écart.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai retrouvé Maggie !

– T'es sérieux ?

– Oui, elle est au motel Silver Gate, chambre

7.

Jim demanda :

– T’as prévenu le boss ?

– Non. J’ai pensé qu’on pouvait s’occuper d’elle. Si on réussit à la faire parler, on touchera une bonne prime. Sinon, il sera toujours temps de faire savoir au boss qu’on l’a retracée.

Jim réfléchissait :

– T’as l’intention de prendre ta voiture, Gerry ?

– Non. On s’y rendra à pied... un vingt minutes de marche seulement.

– Non, répliqua sèchement Jim. Si pour une raison ou une autre, on devait s’éloigner rapidement, à pied, on nous rattraperait facilement.

Mais Gerry protesta :

– Je ne prends pas ma voiture. Si je la laisse devant le motel, c’est pas mieux, on pourra relever le numéro de plaque.

Jim murmura :

– Faudrait trouver autre chose.

Gerry semblait avoir déjà pris sa décision.

– Il y a des tas de voitures sur le terrain. Il s’agit d’être prudent et d’en voler une. Il y a toujours des gens distraits ou insoucians qui oublient de fermer leurs portières à clef. Quant à faire démarrer la voiture, c’est un jeu d’enfant.

Jim réfléchissait. Il changea brusquement de conversation.

– Veux-tu voir une belle fille ? C’est peut-être pas la plus jolie de la plage, pas la mieux faite non plus, mais c’est une Orientale, elle est extrêmement sexy.

– Sois donc sérieux, Jim. Laisse faire les filles. On a d’autres chats à fouetter.

– Viens avec moi, je vais te montrer ce beau patron-là. Puis faut que j’m’habille.

Gerry protestait, mais Jim le prit par le bras et l’entraîna vers l’endroit où Michel et Yamata étaient installés. Michel était étendu de tout son long, mais Yamata s’était levée et prenait plaisir à faire quelques mouvements de culture physique.

– Tiens, regarde ça, Gerry, c’est pas beau ?

– Si tu penses que j’ai le temps de songer aux filles. Pense à Maggie. Ça fait des jours que le boss la cherche...

– Justement, j’ai eu une idée, il s’agit d’être patients, tous les deux.

Et il passa rapidement son jean et son chandail.

Juste à ce moment, Yamata se pencha sur son mari.

– Tu viens à l’eau ? Je ne veux pas y aller seule.

– Pourquoi ? Même si tu ne sais pas nager, il n’y a aucun danger, tu peux t’avancer au large et tu n’en auras qu’à la taille.

Gerry demanda à Jim :

– Qu’est-ce qu’ils disent ? Tu comprends le français, toi ?

– Pas un mot. Attends... le type se lève. C’est ce moment-là que j’attends.

Yamata avait glissé son sac sous la couverture.

Déjà, Michel se dirigeait vers l'eau, suivi de son épouse.

Vif comme l'éclair, Jim avait jeté un coup d'œil autour de lui. Personne ne faisait attention à leur présence. Il se pencha, prit le sac et l'enroula dans la serviette qu'il portait auparavant autour du cou.

– Ne restons pas ici.

Ils allèrent s'asseoir à l'orée du petit bois de pins où les baigneurs pouvaient s'abriter du soleil. Jim, ouvrit le sac caché par la serviette, glissa la main à l'intérieur et en sortit un trousseau de clefs.

– J'étais sur le terrain quand ce couple est arrivé dans une voiture immatriculée au Québec. Ils ont apporté leur panier à pique-nique à la plage. Ils sont sûrement là pour quelques heures. On va « emprunter » leur voiture. Surveille les environs. Quand tu me feras signe, je remettrai le sac en place.

Tout se passa rapidement et sans incident. Jim n'eut ensuite aucune difficulté à retrouver la

voiture de Michel.

– En plein été, avec tous les touristes du Québec qui viennent ici, ça aurait été impossible de retrouver cette automobile.

Gerry demanda :

– On va ramener la voiture ici ?

– Oui, autant que possible, dans le même coin. Sinon, on la laissera plus loin.

– Et les clefs ?

– Si on peut les remettre dans le sac à main, on le fera, sinon, on les laissera près de la portière. Le type croira les avoir échappées.

Ils sortirent rapidement du terrain de stationnement. Yamata et Michel, à ce moment, étaient revenus près de leur grande serviette.

– Tu viens, on va se promener un peu ?

– Non, je veux me faire sécher au soleil, dit Yamata. Ensuite, faudra se préparer pour luncher, il est près de midi.

– Ça ne te dérange pas si je jette un coup d’œil autour ?

– Mais non. Je ne bougerai pas d’ici.

Michel s’éloigna. Il adorait reluquer les belles filles. « Même si je suis marié, ça ne m’empêche pas de regarder. »

Soudain, il songea aux liqueurs pour le lunch.

« Idiot que je suis, les liqueurs seront chaudes et pas buvables. Je vais aller en acheter d’autres. »

Il y avait un restaurant sur la plage et un autre, à l’entrée du terrain. Michel avait envie de marcher. Il se dirigea donc vers le restaurant le plus éloigné. À deux pas, se trouvait un mini-putt où deux jeunes filles dans la vingtaine semblaient s’amuser follement.

Les deux filles étaient fort jolies, mais surtout bien tournées.

« J’suis pas le seul à les regarder. Elles ont des seins à la Candy ! »

Candy Varin, une plantureuse blonde, était sa compagne de travail.

Les filles savaient que des hommes les regardaient jouer et elles semblaient éprouver un

malin plaisir à prendre des poses provocantes.

« Pour moi, ces filles-là cherchent sûrement des hommes. C'est peut-être des prostituées. Elles ne devraient pas avoir de misère à se dénicher chacune un nono. »

*

La voiture de Michel Beaulac, conduite par Gerry, s'arrêta devant l'unité numéro 7 du Motel Silver Gate.

– Installe-toi au volant. J'y vais seul, fit le colosse. Si quelqu'un s'approche et si tu crois qu'on ferait mieux de s'éloigner, tu n'auras qu'à klaxonner !

Gerry regarda autour de lui. Deux enfants s'amusaient dans la piscine, mais ils étaient loin. Le colosse frappa à la porte. Personne ne répondit, mais il perçut nettement des gémissements parvenant de l'intérieur de l'unité. Il tourna la poignée et la porte s'ouvrit.

Gerry entra. Une fille éiait étendue sur le lit.

Elle était entièrement nue. On l'avait battue, frappée à la figure, au corps. Elle semblait inconsciente.

– Maggie... tu me reconnais, c'est moi, Gerry !

La fille ouvrit les yeux. Elle perçut une ombre penchée sur elle et poussa un hurlement.

– Non, non, ne me tuez pas, non...

– T'es folle. Ferme ta gueule, je ne te veux pas de mal.

Mais Maggie continuait à hurler.

Dans la voiture, Jim vit une femme de chambre sortir de l'unité numéro 6 et courir vers le bureau.

– Vite, on est en train de tuer quelqu'un !

Jim appuya sur le klaxon à deux ou trois reprises. Gerry sortit de la chambre 7 au moment même où le propriétaire, Arthur Blake se précipitait hors de son bureau, revolver au poing. Gerry s'engouffra dans la voiture.

– Démarre ! Vite !

La voiture partit en trombe. Blake n'hésita

pas : il fit feu en direction du véhicule, déchargeant entièrement son arme. Une des balles frappa même la carrosserie à quelques pouces du châssis arrière. La balle traversa le métal, la banquette arrière et s'arrêta contre la banquette avant.

– On l'a échappé belle, murmura Jim. Que s'est-il passé ?

– On nous a précédés. Quelqu'un a battu Maggie. Elle a reçu toute une raclée ! Quand elle m'a vu, elle a dû croire que je voulais la frapper. Elle hurlait comme une folle.

La voiture venait d'arriver à l'embranchement de la route et au chemin menant à la plage.

– Où vas-tu ?

Sans répondre, Jim tourna brusquement à droite.

– On ne sait jamais, le patron du motel a pu relever le numéro de l'auto. Sur la plage, c'est encore le meilleur endroit pour cacher une voiture.

Gerry ramassa la douille sur le plancher

arrière. La voiture s'engagea bientôt sur le terrain de stationnement du parc municipal.

– Maudit, la place est prise. Va falloir la mettre ailleurs.

– Il y en a une de libre, dans la troisième rangée, là-bas.

– Espérons que le type n'aura pas de difficulté à retrouver son « car ».

Tous les deux descendirent rapidement de la voiture. Jim alla jeter un coup d'œil au trou fait par la balle.

– À moins d'un hasard, le Québécois ne devrait pas s'en rendre compte.

– Si le patron du motel a relevé le numéro, le propriétaire de la voiture aura des ennuis avec les policiers.

Jim répliqua :

– J'ai assez des miens sans m'embarrasser de ceux des autres.

– Que fais-tu des clefs ?

– Essayons de retrouver la Japonaise. Si elle

est encore dans l'eau, on pourra remettre les clefs dans son sac.

Ils aperçurent Yamata presque tout de suite. Elle était installée à la table de pique-nique. Michel n'était pas là.

– Éloigne-toi et laisse-moi faire, fit Jim.

Gerry se dirigea vers le lac. Jim passa derrière Yamata et lorsqu'il arriva près de la couverture où se trouvait le sac à main de la Japonaise, il laissa tomber les clefs. Il regarda autour de lui.

Yamata s'était retournée. Elle surveillait son sac. Jim, ne voulant pas paraître suspect, s'avança :

– Tu es toute seule, beauté ?

– Non, j'attends mon mari.

Jim ne put s'empêcher de rire.

– Une belle fille comme toi, ça n'a pas à se marier. J'habite le coin, si tu voulais, je te ferais voir des choses...

Yamata connaissait très bien l'anglais.

– Je vous ai dit que mon mari...

– Il ne s’occupe pas de toi. Moi, je...

La Japonaise s’avança et dévisagea le jeune homme.

– Je n’ai pas besoin de mon mari pour me défendre. Je suis ceinture noire de judo et de karaté. Et un petit conseil, éloignez-vous de ma couverture. Ce sac m’appartient et si vous y touchez, vous le regretterez.

Juste à ce moment, Jim vit apparaître Michel. Il décida de battre en retraite.

– Te fâche pas, la belle. C’est toi qui es perdante, tu sais !

Pendant ce temps, au motel, Arthur Blake avait appelé la police puis, il s’était rendu à l’unité numéro 7. Il aperçut sa cliente, étendue sur le lit, inconsciente. Rapidement, il releva le drap pour cacher sa nudité. Il allait sortir de la chambre lorsqu’il entendit hurler une sirène de police.

Il fit de grands gestes pour attirer l’attention des policiers dont la voiture vint s’arrêter devant lui. Deux policiers, en uniforme, sortirent en

trombe du véhicule.

– Ils ont battu une fille. Ils se sont sauvés. J’ai vidé mon revolver dans leur direction. Je crois les avoir touchés.

Un des policiers était entré dans la chambre. L’autre questionnait le patron.

– Ils étaient deux ?

– Probablement, j’ai pas eu le temps de voir, mais celui qui est sorti en courant de l’unité a pris place du côté du passager, la voiture a démarré aussitôt. Donc, un autre type devait être au volant.

À cet instant précis, la femme de chambre, encore toute tremblante, s’approcha.

– C’est Janet qui a entendu crier, expliqua le patron.

La fille raconta :

– J’étais dans le six quand la cliente a crié au meurtre. J’ai couru prévenir monsieur Blake et pendant qu’il faisait feu en direction de l’automobile, j’ai pu relever le numéro de plaque. C’est une voiture du Québec.

II

Arrestations

– Veux-tu me dire où tu es allé ? demanda Yamata.

– Chercher des liqueurs froides,

– Ça t'a pris presque trois quarts d'heure.

– J'ai regardé des jeunes qui s'amusaient au mini-putt. Pourquoi, tu avais besoin de moi pour te faire griller ? fit Michel en riant.

– Non, mais j'attire encore le regard des hommes, tu sais. Si j'avais écouté un type qui est venu me parler, je serais partie avec lui.

Michel lança un rapide coup d'œil autour de lui.

– Où est-il ce salaud-là ?

– Ne te fâche pas, mon grand, je me serais

défendue toute seule et je le lui ai laissé entendre. Il a compris.

Michel retourna à la couverture pour prendre une autre cigarette.

– Hé Yamata ! Tu devrais faire attention. J'aurais pu perdre les clefs de la voiture. Elles sont tombées du sac.

Yamata s'approcha rapidement.

– Tu sauras que je n'ai rien pris dans mon sac. C'est toi, tout à l'heure qui as voulu ton argent et une cigarette, rappelle-toi.

– Pourtant, j'ai fait attention. Il me semble avoir vu les clefs dans le sac... le principal, c'est de les avoir retrouvées, pas vrai.

– N'allume pas ta cigarette, le lunch est prêt, viens manger.

Lorsque le couple eut terminé son repas, Michel ramassa tout ce qui se trouvait sur la table, mit les bouteilles vides dans son panier à pique-nique, puis alla chercher ses clefs d'auto.

– Je vais porter ça dans la voiture tout de suite. Ça va libérer une table pour les autres pique-

niqueurs. Je reviens tout de suite.

Il alluma sa cigarette et partit avec les clefs et son panier. Quand il arriva sur le terrain de stationnement, il regarda autour de lui.

« Ah ça, où est ma voiture ? Je l'avais pourtant placée dans la seconde rangée. »

Il regarda autour de lui, puis nerveusement, se mit à marcher rapidement. On lui avait volé sa voiture.

« Il ne manquait plus que ça ! »

Soudain, il s'arrêta brusquement. Il venait de reconnaître son automobile, là, dans la troisième rangée.

« Il me semble que c'est pas là que je l'avais laissée ».

Il ouvrit la portière, regarda à l'intérieur. Rien n'avait été déplacé.

« Possible que les gardiens aient décidé de faire stationner des voitures plus près de la plage. Pourtant, il me semble que j'étais plus près du restaurant. »

Il haussa les épaules :

« Des vacances d'amoureux, ça me bouleverse ! J'en perds la mémoire. »

Et après avoir placé le panier à pique-nique sur le plancher, à l'arrière, il referma soigneusement les portières et retourna vers Yamata.

« Inutile de lui parler de ça, elle me trouverait idiot... pourtant... bah, puisque tout est normal, c'est moi qui suis dans l'erreur. »

*

Une ambulance était venue chercher la fille battue. Les policiers avaient fouillé la chambre.

– La cliente n'avait pas de valise, dit le proprio, seulement un sac à main et pas de voiture, c'est pour ça que je lui ai demandé de payer d'avance.

– Vous avez le registre ?

– Elle a dit s'appeler Smith, ce ne doit pas être

son nom.

Le second policier demanda :

– De quel côté les assaillants se sont-ils enfuis ?

– Vers le nord. Il y avait passablement de trafic et ils filaient. Pour moi, ils ont dû tourner à droite.

Le policier l'approuva.

– Oui, quand vous nous avez appelés, un traversier venait de partir pour Burlington. Les fuyards sont sûrement rendus dans l'État du Vermont. On va lancer des appels.

Son compagnon ajouta :

– Fais également prévenir les douanes. Oublie pas que l'auto doit être immatriculée au Québec.

Ils peuvent tenter de franchir la frontière immédiatement.

– Je m'en occupe.

L'un des patrouilleurs se rendit à sa voiture et transmit des ordres par radio.

*

Vers trois heures trente seulement, Yamata et Michel quittèrent la plage. L'épouse du grand Beaulac ne parut pas surprise lorsque Michel arriva à l'automobile. Il décida donc de ne rien lui dire.

– On va prendre une douche, s'habiller, puis on se dirigera vers le ciné-parc. Il y a sûrement des restaurants dans le coin.

Et la soirée se passa sans incident. Les films qu'on projetait sur l'écran géant n'auraient sûrement pas été acceptés au Québec, si ce n'est dans certains cinémas spécialisés.

Michel avait passé son bras autour des épaules de Yamata qui appuya sa tête sur la poitrine de son mari. Les images, projetées sur l'écran ne pouvaient faire autrement qu'exciter leurs sens.

– Michel !...

– Oui ?

Yamata releva la tête et donna un baiser passionné à son mari. D'ailleurs, ils n'étaient pas

le seul couple à ne plus s'intéresser à ce qui se passait sur l'écran.

– Il est minuit, si on rentrait tout de suite ?

Le grand Beaulac n'attendait que cette parole. Il mit immédiatement sa voiture en marche.

– En arrivant au motel, je vais demander au patron de nous réveiller à six heures. Je ne veux pas risquer d'être en retard au bureau.

Sitôt arrivé au motel, Michel eut de la difficulté à téléphoner au patron : Yamata s'était collée à lui, elle cherchait à le caresser, et ses mains fines se glissaient dans le dos de son mari. Michel raccrocha ; aussitôt, Yamata l'embrassa avec passion et le poussa sur le lit.

– Tu vas peut-être regretter de m'avoir emmenée à ce ciné-parc !

Après un autre ardent baiser elle ajouta :

– Je ne veux pas t'entendre te plaindre d'être fatigué, demain matin !

Michel ne l'écoutait plus. Il avait commencé à dévêtir Yamata. La nuit s'annonçait extraordinaire. C'était une très belle fin pour de

trop courtes vacances d'amoureux !

*

À dix heures, ce lundi matin, le Manchot commença à s'inquiéter du retard de son meilleur détective, Michel Beaulac.

Danielle Louvain, la secrétaire, avait téléphoné chez les Beulac. Personne n'avait répondu.

Candy Varin tenta d'expliquer le retard de son collègue.

– Michel et Yamata ont dû décider de ne rentrer que ce matin et s'ils ont été pris dans le trafic...

En réalité, elle savait fort bien que la ponctualité était la qualité prédominante de son collègue et elle craignait qu'il ait eu un accident !

À dix heures trente, on était toujours sans nouvelles de Michel.

Robert Dumont semblait incapable de se

concentrer. Il sortait régulièrement de son bureau, refusait de recevoir des clients. Il causait avec Candy lorsque le téléphone sonna.

– Monsieur Dumont, dit Danielle, la secrétaire, c’est pour vous. C’est un appel de la police de Plattsburg.

Le Manchot et Candy se regardèrent. Tous les deux pensèrent exactement la même chose :

« Il est arrivé un accident à Michel ! »

Robert Dumont se précipita vers son bureau où Candy le suivit. D’un geste fébrile, il décrocha le récepteur.

– Allô ?

– Robert Dumont ?

– Yes, yes, it’s me.

– Je ne sais pas si vous allez vous souvenir de moi, monsieur Dumont.

L’homme au bout du fil parlait français. Il avait un fort accent américain mais on le comprenait facilement.

– J’ai déjà eu à mener une enquête à Montréal.

Je suis le sergent Benson du bureau du shérif du comté de Clinton.

Le Manchot se souvenait vaguement de Benson, mais ce n'était pas le moment de demander des précisions.

– Oui, oui, je me souviens de vous, sergent.

– Vous êtes maintenant détective privé, vous possédez une « agency », c'est bien ça ?

– Oui.

– Michel Beaulac travaille pour vous ?

– Écoutez, Benson, vene-z-en au fait. Je suis fort inquiet. Michel est allé faire un court voyage aux États-Unis et il n'est pas rentré.

– C'est pour ça que je vous appelle. Michel Beaulac et la femme qui l'accompagne sont en ce moment au poste de police de Plattsburg où on les interroge.

– On les interroge ? Mais pourquoi ?

– Tentative de meurtre !

Le Manchot avait appuyé sur un bouton et la voix de son interlocuteur était diffusée par un

petit haut-parleur, ce qui permettait à Candy de suivre la conversation. La jolie blonde s'écria :

– Oh non, c'est impossible !

Le Manchot lui fit signe de se taire.

– Il y a sûrement erreur, sergent.

– Je ne crois pas, monsieur Dumont. La fille qu'ils ont attaquée repose entre la vie et la mort à l'hôpital. Ce n'est pas tout ; le propriétaire du motel a fait feu en direction de la voiture et on a relevé un trou fait par une des balles.

– C'est pas possible.

Le sergent continuait :

– Je ne puis vous en dire plus long. C'est la police municipale de Plattsburg qui possède tous les détails. Nous sommes intervenus comme police du comté...

Le Manchot demanda :

– Pouvez-vous communiquer avec Beaulac ?

– Je peux essayer.

– Dites-lui de m'attendre. Je saute dans ma voiture. Dans un peu plus d'une heure, je serai à

Plattsburg.

– À votre place, j’essaierais de trouver un bon avocat.

Le Manchot n’avait que faire de ses conseils.

– Où est situé le poste de police ?

– En arrivant à Plattsburg, sortez de la 87 et prenez la route numéro 9, c’est dans le centre-ville. Vous vous dirigerez vers le sud. Vous tournerez à gauche après avoir traversé ce qui était autrefois le centre commercial de Plattsburg. Vous continuerez tout droit, traverserez un petit pont et vous verrez le poste de police à votre gauche. C’est sur Fine Street.

– Merci de m’avoir appelé.

Le Manchot allait raccrocher.

– Quant à moi, si vous désirez me voir, je suis au bureau du shérif, c’est sur la 9, dans le centre-ville, juste en face du monument des vétérans. Vous ne pouvez manquer l’endroit.

– Nous nous reverrons sûrement.

Le Manchot raccrocha rageusement.

– Maudit ! Faut toujours qu’il se mette les pieds dans les plats. Tu vas t’occuper de tout au bureau, Candy.

– Non.

– Quoi ?

– Je vous accompagne, Robert !

– Qu’est-ce que tu pourrais faire de plus que moi ?

– Inutile de chercher à me faire changer d’idée, je pars avec vous. Vous êtes trop nerveux, vous fileriez à toute vitesse. Et puis, là-bas, vous pouvez avoir besoin de moi... enfin, Michel, c’est comme mon frère. Je n’ai pas le droit de le laisser tomber.

Le Manchot retourna rapidement à son bureau et sonna la secrétaire.

– Demandez à Louis de venir ici tout de suite.

Louis Landry, ex-policier municipal, était le chef des agents de sécurité, qu’employait le Manchot.

– Vous voulez me voir, Robert ?

– Vous allez vous occuper du bureau. Je vais demander à Danielle de remettre tous les rendez-vous. Candy et moi devons partir tout de suite pour Plattsburg.

– Bien. Rien de grave ?

– Michel a des ennuis avec la police de là-bas. Je n'en sais pas plus. Quand même, communiquez avec Claude Lemay.

Lemay était un jeune avocat qui s'occupait de toutes les causes de l'agence du Manchot.

– Je veux savoir où rejoindre Lemay vers midi, ajouta Dumont qui sonna ensuite la secrétaire, Danielle Louvain.

– Nous partons tout de suite pour Plattsburg, Candy et moi. C'est le détective Landry qui prendra la responsabilité du bureau.

Candy s'impatientait :

– Allons, Robert, partons. Il faut être là-bas au plus tôt. Michel...

Elle s'arrêta brusquement. Ce n'était pas le moment de commencer à relater ce qu'ils savaient des aventures de leur collègue.

– Un instant, dit Danielle. Vous allez probablement me blâmer, mais comme l'appel venait des États-Unis, j'ai laissé mon interphone ouvert et j'ai tout entendu.

– Partons, fit le Manchot.

– Vous oubliez la batterie de rechange pour votre prothèse, ajouta calmement Danielle. Et vous, Candy, si vous partez dans la voiture du patron, vous ne pouvez laisser la vôtre devant l'immeuble, vous récolteriez une contravention à quatre heures.

– Vous placerez ma voiture sur le terrain de stationnement du coin, il n'y avait aucune place libre ce matin.

Déjà, Candy se dirigeait vers la sortie.

Danielle la rejoignit.

– Vous oubliez de me remettre les clés. Tout ça n'a aucun sens et je crois que monsieur Landry sera de mon avis.

Le Manchot protesta :

– Ne vous occupez pas de ça, Danielle.

– C’est mon devoir de le faire. Votre mère, madame Dumont, s’ennuie à mourir. Elle peut me remplacer comme téléphoniste. Vous deux, vous avez les nerfs à fleur de peau. Vous devez vous rendre aux États-Unis le plus rapidement possible pour aider Michel. Vous n’aurez pas le temps, une fois là-bas, de vous occuper de votre voiture. Moi, j’ai travaillé comme cascadeuse. Il n’y en a pas comme moi, dans le bureau, pour tenir un volant...

Robert Dumont s’impatiente :

– Dites donc, tout le monde va diriger le bureau, maintenant ? Vous nous faites perdre un temps précieux.

Le détective Landry intervint :

– Robert, je crois que mademoiselle Louvain a raison. Elle est plus calme que vous deux, c’est un as du volant. Elle pourrait vous être utile. Si l’avocat Lemay devait se rendre à Plattsburg, elle pourrait lui servir de secrétaire. Je la remplacerais ici en attendant l’arrivée de votre mère ; si cette dernière ne peut venir, je placerais un de mes agents de sécurité à la réception.

Danielle était déjà prête : elle avait mis son manteau et pris son sac à main.

– Allons, partons. Vous voyez bien que mon idée est bonne. Sans attendre la réponse du Manchot, elle sortit du bureau. Dumont regarda Candy, puis haussant les épaules, il murmura :

– Aussi bien accepter son aide.

– Partez sans inquiétude, ajouta Landry.

Danielle les attendait devant la voiture du Manchot. Ce dernier lui tendit les clefs.

Elle ordonna au Manchot et à Candy de monter à l'arrière. La jolie brune possédait un sang-froid extraordinaire. Avant de mettre la voiture en marche, elle se retourna vers son patron.

– Je peux faire de la vitesse ? Si oui, je vous conduis à Plattsburg en moins d'une heure.

– Et nous nous ferons arrêter par les policiers, conclut Candy.

– Pas si monsieur Dumont avertit les autorités par radio et signale sa présence sur les routes, en leur expliquant la raison de sa hâte.

– Passez-moi le téléphone et allez-y, fit Dumont. Vous connaissez la route ?

– Jusqu’à Plattsburg, aucune inquiétude. Ensuite, vous m’indiquerez le chemin.

La voiture démarra en trombe. La décapotable du Manchot possédait déjà un puissant moteur que le détective avait fait trafiquer par un de ses amis, excellent mécanicien.

Le Manchot dit quelques mots à un officier de la Sûreté du Québec qui le mit en communication avec la station de Lacolle. Lorsqu’il parla de Michel Beaulac, le policier était déjà au courant.

– Nous avons dû nous occuper de l’affaire. Je transmets les directives, monsieur Dumont. Donnez-moi le signalement de votre voiture.

Déjà, l’automobile venait de s’engager sur l’autoroute 20 et filait ensuite en direction du pont Champlain. Danielle, vraie pilote de course doublait les autres voitures, frôlant parfois un camion au passage. Jamais elle ne perdait son calme.

Le Manchot se tourna vers Candy :

– Je me demande bien pourquoi la Sûreté du Québec a eu à se mêler de cette affaire. Bon Dieu, qu'est-ce qui a bien pu arriver ?

Comme elle ne répondait pas, le détective se tourna vers sa compagne. Candy était très pâle. Pour une des rares fois de sa carrière, voyant la voiture zigzaguer à toute vitesse dans le trafic, Candy avait peur !

*

Lorsque la voiture de Michel arriva à la frontière canadienne, le douanier posa les questions d'usage :

– Votre nom ? D'où venez-vous ? Quand avez-vous quitté le Canada ? Avez-vous acheté quelque chose aux États-Unis ?

Il jeta un coup d'œil à l'arrière de la voiture, puis ordonna à Michel :

– Stationnez en avant, dans le terrain.

– Pourquoi ? J'ai rien acheté, que je vous dis.

Il est sept heures trente et je commence à travailler à neuf heures et...

– Allons, obéissez.

Michel venait à peine d'arrêter sa voiture que deux officiers de l'immigration étaient près de lui.

– Descendez tous les deux et suivez-nous. Un des deux officiers se dirigea vers le grand bureau. L'autre examinait l'automobile.

– Vos papiers, s'il vous plaît.

Michel les tendit. L'officier passa derrière le comptoir, dit quelques mots à un employé qui décrocha le récepteur d'un appareil téléphonique placé sur un bureau.

– Nous allons vous demander de patienter, monsieur Beaulac. Mademoiselle... je veux dire, madame... c'est votre épouse ?

– Oui, ma femme. Pourquoi dois-je attendre ?

– La Sûreté du Québec nous a demandé de communiquer avec elle quand nous intercepterions votre voiture. Je n'en sais pas plus.

– Torrieu, murmura Michel, que se passe-t-il ? Pour moi, y a des complications au bureau. Le boss a trouvé ce moyen pour nous rejoindre. Pourtant, il sait que j'ai le téléphone dans la voiture.

L'officier qui avait examiné la voiture entra. Il se dirigea immédiatement vers une porte portant un écriteau : « Immigration » et sortit. L'autre employé, celui qui avait pris les papiers de Beaulac, était au téléphone et parlait à voix basse.

– Je n'aime pas ça, murmura Yamata.

– Pourquoi s'énerver, on n'a rien à se reprocher.

Les policiers provinciaux du Québec, stationnés à Lacolle, ne tardèrent pas à arriver. L'un d'eux se dirigea immédiatement vers l'assistant du Manchot.

– C'est vous, Michel Beaulac ?

– Oui.

– Nous ne demandons qu'à vous aider. Racontez-nous ce qui s'est passé à Plattsburg.

– Mais absolument rien, fit Michel,

complètement désarçonné par cette question.

– Allons, allons, on a pu relever le numéro de votre voiture lorsque vous avez quitté le motel après avoir battu une fille. De plus, le proprio a tiré en direction de votre automobile et l’a touchée. On voit le trou de la balle, exactement là où il l’a dit.

Michel et Yamata se regardèrent. Ils ne comprenaient absolument rien aux propos de l’officier.

– Il y a sûrement erreur, ma femme et moi avons passé la journée à la plage, puis nous sommes allés au cinéma, nous ne nous sommes pas quittés.

– Bon, puisque vous ne voulez pas parler, vous aurez des ennuis.

Le policier allait s’éloigner. Michel le rappela :

– Je suis détective privé, mon nom est Michel Beaulac, je suis à l’emploi de Robert Dumont, le Manchot, vous connaissez ?

– Et puis, après ? répondit sèchement le

policier.

Quelques instants plus tard, deux hommes sortirent du bureau de l'immigration. Ils causèrent avec les policiers provinciaux. Le plus vieux du groupe, un homme en civil, s'approcha du couple.

– Puisque vous ne voulez rien dire, nous allons vous remettre entre les mains des autorités américaines.

– Puis-je savoir de quoi nous sommes accusés ? demanda Michel.

– De tentative de meurtre et les preuves contre vous deux sont accablantes. Maintenant, j'en ai assez dit. La police municipale de Plattsburg vous donnera plus de détails. Une fois là-bas, je vous conseille de communiquer avec un bon avocat et avec le bureau de l'immigration. Si nous pouvons vous aider, nous le ferons, mais pour le moment, nous devons vous remettre entre les mains des policiers américains.

Michel et Yamata durent patienter près d'une heure, puis deux policiers américains se

présentèrent. Ils portaient l'uniforme des agents attachés au bureau du shérif du comté de Clinton.

Ils causèrent avec les employés de l'immigration puis sortirent avec l'un d'eux.

– Ça ne devrait pas être long, dit un autre employé. Il y a plusieurs formalités à remplir. La police de Plattsburg ne peut venir vous cueillir ici. Les policiers du comté vont vous ramener à Plattsburg dans leur voiture.

– Et mon automobile ?

– On viendra la récupérer. On veut l'examiner à fond. Ne vous inquiétez pas, vous la retrouverez à votre sortie de prison.

Michel demanda :

– Puis-je faire un appel à Montréal ?

– Non, attendez d'être de retour à Plattsburg. Si on vous arrête, vous avez droit à un appel. Vous devez connaître les lois puisque vous êtes détective privé.

Il était plus de neuf heures trente lorsque enfin, les policiers américains obligèrent Michel et Yamata à monter à l'arrière de leur voiture.

Une grille de métal les séparait de la banquette avant. Déjà, les Beulac étaient traités comme de véritables criminels.

– Michel, qu'est-ce qui a pu se passer ?

Le grand Beulac fit signe à Yamata de se taire. Ces officiers comprenaient peut-être le français. Une seule parole pouvait leur nuire.

– Pleure, murmura Michel. Pleure.

Yamata se demandait où son mari voulait en venir. Bonne comédienne, elle éclata en sanglots. Michel passa son bras autour des épaules de sa femme et l'attira dans ses bras.

– Allons, allons, calme-toi, dit-il à voix haute.

Puis, il glissa à l'oreille de Yamata :

– Je vais communiquer avec le patron, une fois à Plattsburg. Si on nous questionne, nous racontons notre fin de semaine. Si on nous parle d'un attentat, si on nous accuse, nous ne dirons plus un mot.

– Mais nous n'avons rien fait.

– C'est sûrement une erreur regrettable.

L'officier des douanes nous a menti. Il n'y a aucune trace de balle sur la voiture. Ne t'inquiète plus.

Lorsqu'ils arrivèrent à Plattsburg, les policiers arrêtaient leur voiture au centre-ville, devant le bureau du shérif du comté de Clinton. On conduisit Michel et sa femme au premier étage et on les fit asseoir.

– Les policiers de Plattsburg seront ici dans quelques minutes, leur dit un officier en langue anglaise.

– Je proteste, lui répondit fermement Michel. On nous arrête, on refuse de nous dire pourquoi ! Il y aurait eu un attentat, mais je vous jure que nous n'y avons pas été mêlés.

– Moi, je ne sais rien, répondit le policier. Nous ne faisons que notre devoir. C'est la police de Plattsburg qui vous recherche depuis hier midi.

Yamata s'écria :

– Hier midi ? Mais nous étions à la plage. Nous avons couché à notre motel, la nuit

dernière...

– Madame, vous perdez votre temps, moi, je n’y peux rien.

Michel sursauta en voyant entrer quatre policiers de la police de Plattsburg. On avait délégué une petite armée, comme si Yamata et lui avaient été de dangereux assassins. Lorsqu’un des policiers voulut leur passer les menottes, l’un des agents du shérif déclara :

– Ce n’est pas nécessaire, ils n’ont opposé aucune résistance.

On sortit du bureau du shérif. On fit monter le couple dans une nouvelle voiture. Cette fois, le trajet fut beaucoup plus court. L’auto s’arrêta dans un parc devant un immeuble portant l’écriteau « Police de Plattsburg. »

– Enfin, nous saurons à quoi nous en tenir, fit Yamata en descendant de voiture.

Un officier les reçut. Il appela un de ses adjoints.

– Occupe-toi de madame. Je vais questionner monsieur.

Michel protesta :

– Mais nous voulons rester ensemble.

C'est comme si le grand Beaulac avait parlé à un sourd-muet, on emmena Yamata pendant que l'officier faisait passer Michel dans son bureau.

– Vous comprenez bien l'anglais ?

– Parfaitement, répondit l'assistant du Manchot.

– Hier avant-midi, un homme s'est attaqué à une fille dans un motel de la ville. Elle a été battue et probablement violée. Elle repose à l'hôpital. Une femme de chambre a relevé le numéro de votre voiture. Le propriétaire du motel a déchargé son arme dans votre direction. Une des balles a percé la carrosserie, près de la vitre arrière : le trou est bien là ; c'est pourquoi je vous conseille de dire la vérité.

– Attendez, fit Michel, je me souviens d'une chose. Nous étions sur la plage, Yamata avait préparé le lunch, moi, j'étais allé acheter des liqueurs. J'ai voulu prendre mes cigarettes et j'ai aperçu les clefs de la voiture près du sac de ma

femme. Or, je suis sûr de les avoir vues dans le sac. Quand je suis retourné à ma voiture, je me suis rendu compte qu'on l'avait déplacée. Je croyais m'être trompé, mais maintenant, je comprends tout. Pendant que Yamata était à la table à pique-nique, quelqu'un a dû fouiller dans son sac, a pris les clefs, puis notre voiture.

– Et vous n'avez rien vu ? On a rapporté les clefs, vous étiez deux et vous ne vous êtes aperçus de rien.

– Moi, j'étais pas là, je vous l'ai dit...

L'officier se leva, sortit du bureau et appela l'agent qui questionnait Yamata. Il lui glissa quelques mots. L'agent retourna dans le petit bureau où il avait commencé l'interrogatoire de la Japonaise.

– Vous m'avez dit que votre mari et vous, vous ne vous étiez pas quittés de l'avant-midi.

– C'est la vérité, je vous le jure.

– Eh bien, monsieur Beaulac vient d'avouer qu'il s'est absenté pendant que vous prépariez le lunch.

Yamata rit nerveusement.

– Je l’avais oublié. Il est allé chercher des liqueurs.

– Et il a été longtemps absent, lança l’agent, comme s’il savait tout.

– Près d’une heure... ou plutôt, quarante minutes. Je lui en ai fait le reproche. Mais, Michel s’est attardé à regarder jouer au mini-putt...

– Le mini-putt... quarante minutes. Il aime ça ! Quarante minutes, ça lui a donné amplement le temps ! Merci de m’avoir si bien renseigné.

Yamata s’en voulait. Sans le vouloir, elle venait de mettre son mari dans le pétrin. Lorsque l’officier supérieur fut mis au courant de ce que Yamata avait déclaré, il s’adressa durement à Michel :

– Vous nous avez menti, Beaulac. Vous avez laissé votre femme seule pendant quarante minutes, elle nous l’a dit. Vous vous êtes rendu au motel, avez battu cette fille...

– Vous vous trompez.

– Je regrette, Beaulac mais nous devons vous garder. Vous pouvez être accusé de tentative de meurtre. Je dois vous mettre sous arrêt, vous et votre femme. Désormais, tout ce que vous direz...

– Je connais la formule. Je ne répondrai plus à une seule question. Je peux téléphoner ?

– Oui, vous avez droit à un appel. Mais je vous conseille de me raconter exactement tout ce qui s’est passé. J’ai reçu des nouvelles de l’hôpital. La fille, qui a pour nom Maggie Vomberg vous devez le savoir, est maintenant hors de danger. Ses blessures semblaient beaucoup plus graves qu’elles ne le sont. Elle pourra sortir de l’hôpital demain, peut-être même aujourd’hui.

Michel s’écria :

– Mais vous n’avez qu’à la questionner, vous verrez bien qu’elle ne me connaît pas !

– Nous l’avons fait, mais elle refuse de parler. Cette Maggie a un casier judiciaire. Elle a déjà fait de la prison à deux reprises, une fois pour prostitution et une seconde fois, pour vol avec

violence. Elle avait un complice qui est encore derrière les barreaux. Vous seul pouvez dire ce qui est arrivé exactement.

– Mon téléphone ! fit Michel sèchement.

– Allez-y, vous voulez appeler votre avocat ?

– Non, mon patron, Robert Dumont, le Manchot et vous verrez qu’avec lui, ça ne traînera pas.

*

Maggie Vomberg reposait sur son lit d’hôpital. Elle avait repris connaissance dans l’ambulance. Les médecins l’avaient examinée. Elle n’avait aucune fracture mais de nombreuses meurtrissures, surtout à la figure. Les policiers l’interrogèrent longuement mais elle se taisait obstinément.

– Vous ne pouvez me garder ici, je n’ai commis aucune infraction et je ne veux pas porter plainte.

On laissa un policier en faction devant la porte.

Le lundi matin, un médecin l'examina ; selon lui, la fille n'avait pas été violée. Elle insista auprès du médecin pour obtenir son congé.

– Vous sortirez demain seulement, mademoiselle. Nous devons vous faire subir d'autres tests aujourd'hui.

Il passait maintenant onze heures trente. Il y avait beaucoup d'animation à l'étage où reposait Maggie. Des infirmiers passaient les plateaux du dîner.

Un homme, vêtu de blanc, se présenta devant la porte de la chambre, poussant un chariot chargé d'une poubelle remplie de draps, il demanda au policier :

– Vous voulez m'aider ? Je dois lui faire une piqûre et on me dit qu'elle se débat.

– Certainement.

Le policier entra dans la chambre, suivi de celui qu'il croyait être un infirmier. Maggie, dans la salle de bain, cherchait à effacer les marques

de coups laissées sur sa figure. Le policier n'eut pas le temps de l'appeler. L'infirmier avait refermé la porte. De la poche de sa blouse blanche, il sortit une matraque en caoutchouc et frappa durement l'homme à la tête.

Le policier glissa au plancher, sans bruit. Aussitôt, « l'infirmier », armé d'un couteau à cran, frappa le policier à la gorge, lui tranchant l'artère carotide.

Le sang se mit à gicler. Maggie sortit de la salle de bain. Elle allait hurler, mais déjà, l'infirmier s'était précipité sur elle. Il lui plaqua une main sur la bouche et de l'autre la frappa avec sa matraque. Maggie tomba.

Sans perdre une seconde, « l'infirmier » ouvrit la porte, prit un grand sac blanc dans le chariot et retourna dans la chambre.

En vitesse, il glissa Maggie dans le sac, le mit sur son épaule, puis dans la poubelle. L'instant d'après, le faux infirmier disparaissait dans l'ascenseur de service.

III

Une fille dangereuse

Lorsque enfin Michel put téléphoner à son agence, le détective Louis Landry lui apprit que Robert Dumont, Candy et Danielle Louvain étaient déjà en route pour Plattsburg.

– Entre midi et 1 h 30 lui dit Landry, monsieur Dumont pourra rejoindre l’avocat Claude Lemay à son bureau. Transmettez-lui ce message.

– Compris.

Landry chercha à questionner le jeune détective privé mais Michel refusa de donner plus de détails.

– Il s’agit d’un malentendu, nous serons de retour à Montréal avant la fin de la journée.

– N’y comptez pas trop, fit l’officier lorsque Michel eut raccroché.

– Maintenant que vous avez décidé de nous garder prisonniers, puis-je voir mon épouse ?

– Oui, d'autant plus que nous allons probablement la remettre en liberté. Selon toute vraisemblance, elle n'a pas bougé de la plage. Quant à vous, un complice vous attendait. Même si vous persistez à nier, Beaulac, les preuves sont là. Le trou dans votre carrosserie, la description de la voiture par le propriétaire du motel, Arthur Blake et enfin, le témoignage de la femme de chambre qui a pu relever le numéro de votre plaque. Tout coïncide.

Michel ne répondit même pas. Il demanda la permission de fumer ; après avoir allumé une cigarette, il s'amusa à faire des ronds de fumée, les fixant constamment, semblant trouver ce petit jeu passionnant. L'officier comprit qu'il était inutile de continuer l'interrogatoire.

Le téléphone sonna et le policier décrocha.

– Lieutenant Walter ?

– Oui, c'est moi, répondit l'homme qui avait interrogé Michel.

– Ici le sergent Benson du bureau du shérif. J’ai connu Robert Dumont lors d’une enquête au Québec. J’ai réussi à le joindre. Il est déjà en route. Il devrait être à votre bureau d’ici quelques minutes. Je vous conseillerais de le recevoir, de l’écouter et surtout, de lui apporter toute votre aide.

– Je n’ai d’ordre à recevoir de personne, sergent. J’ai une enquête à mener et je ne veux pas que des amateurs me mettent des bâtons dans les roues.

– À votre aise, Walter, mais une chose est certaine, Dumont découvrira la vérité. Alors, cherchez donc à éviter que les policiers américains passent pour des imbéciles.

Et le sergent Benson raccrocha brusquement.

Pour la seconde fois, le lieutenant Walter voulut sortir de son bureau en compagnie de Michel, mais le téléphone sonna à nouveau.

– Goddam ! On ne peut pas me fiché la paix ? Il décrocha.

– Allô ? dit-il d’une voix sèche, sur un ton qui

devait glacer son interlocuteur.

Le mutisme de Michel, les conseils du sergent Benson avaient mis ses nerfs à fleur de peau.

– Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?... Mais quand ?... Cette fille n'a pu faire ça, elle était blessée... bon, j'envoie des hommes immédiatement.

Il raccrocha.

– Vos complices sont passés à l'action, Beaulac.

– Mais sacrement, combien de fois dois-je vous dire que je ne connais personne ici, que je n'ai pas de complices ?

– Vous avez décidé de garder le silence, alors, taisez-vous. Vous n'êtes pas sorti de mes griffes. Cette fois, c'est beaucoup plus grave. Le policier qui surveillait la chambre de Maggie Vomberg a été froidement assassiné. Un meurtre horrible ! Votre victime, elle a réussi à s'enfuir.

Il poussa Michel hors de son bureau.

– Et dites-vous bien une chose, ajouta-t-il, ce n'est pas votre infirme qui va réussir à vous tirer

de là.

Michel songea :

« Toi, tu ferais mieux de ne pas traiter le boss d'infirmes. Y aime pas ça, et s'il se fâche, ça va être laid en carabine noire. »

Le lieutenant demanda à un des policiers en uniforme :

– Il y a deux cellules de libres sur nos quatre ?

– Oui, lieutenant.

– Enfermez Beaulac et sa femme dans des cellules séparées. Moi, je me rends à l'hôpital. Il transmet des ordres, puis dit :

– Il se peut que, durant mon absence, un détective privé, Robert Dumont, se présente. J'insiste, ce n'est pas un avocat. Donc, ne le laissez pas voir les prisonniers. Qu'il attende mon retour.

– Bien, lieutenant.

Michel et Yamata furent jetés au cachot. Les cellules étaient éloignées l'une de l'autre. Les deux suspects ne pouvaient pas s'adresser la

parole.

*

Jim dormait lorsqu'on frappa durement à la porte de sa chambre.

– Ouvre, c'est moi, Gerry !

– Une seconde.

Jim sortit de son lit, passa sa robe de chambre et alla ouvrir.

– Ce n'est pas le moment de dormir, surtout quand les événements peuvent se compliquer.

– Je me suis couché il était près de quatre heures. J'ai rencontré une Noire, insatiable. Quand j'ai quitté son motel, il était au moins trois heures trente. J'avais rien bu et pourtant, j'étais étourdi comme un homme ivre.

Gerry se laissa tomber dans le seul fauteuil de la pièce.

– Toi et tes exploits sexuels, tu me fatigues. J'ai connu des filles qui m'ont parlé de toi et je te

jure qu'elles avaient été déçues.

– Je ne te crois pas, nomme-les.

Mais Gerry l'arrêta :

– On a des choses plus sérieuses à discuter. La police a arrêté le couple du Québec. Je les ai vus descendre de la voiture des policiers, et puis tantôt, on a ramené l'automobile du Québec.

Jim s'étira, bâilla longuement, puis :

– C'est ça qui t'inquiète ? T'as pas à t'en faire, voyons. Personne nous a vus. Nous ne serons pas inquiétés. Tu peux dormir sur tes deux oreilles.

– Eh bien non ! On devrait quitter Plattsburg au plus tôt. Faut pas prendre les policiers pour des idiots. Ces Québécois vont protester de leur innocence. Possible que la femme de chambre dise que le type n'est pas celui qu'elle a vu. En tout cas, devant les dénégations des prévenus, ont va pousser l'enquête plus loin.

– Et puis, après ?

– Premièrement, on peut relever mes empreintes sur la poignée de la porte d'entrée de la chambre 7. Deuxièmement, Maggie n'est pas

morte. Possible qu'elle m'ait reconnu, elle se fera un plaisir de le dire aux policiers.

Jim qui semblait s'amuser follement, regarda longuement son ami, et dit :

– Pauvre Gerry, tu es dans de sales draps. Moi, j'étais au volant et personne ne m'a reconnu, ça, j'en suis certain.

Gerry bondit sur ses pieds :

– Espèce d'idiot, mais c'est toi qui es le plus en danger, pas moi.

– Comment ça ?

– Tout d'abord, la voiture, on l'a pas remise au même endroit. Le Québécois dira sûrement ça à la police. Et puis, les clefs, t'as pas pu les remettre dans le sac, tu les as laissées tomber, mais c'est pas le plus grave.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– La Japonaise t'a regardé. Toi, au lieu de t'éloigner rapidement, tu lui as parlé, t'as cherché à la charmer. Tu crois qu'elle ne fera pas un rapprochement entre le bruit qu'elle a entendu, les clefs hors de son sac et ta présence ? Je suis

certain que ça lui reviendra. Et tu dis qu'elle t'a longuement regardé. Elle pourra donner de toi une si bonne description que les policiers te reconnaîtront aussitôt.

Jim avait pâli. Ses mains tremblaient légèrement. Il chercha à reprendre son calme.

– Bah, des types comme moi, il y en a des centaines à la plage.

– Oui, en costume de bain, mais toi, tu avais ton chandail, tes jeans, tout ça, ça simplifie l'identification. On examinera la voiture à la loupe, surtout le volant. T'avais pas de gants quand tu as conduit.

– Il doit y avoir des dizaines d'empreintes sur ce volant.

Mais Jim semblait beaucoup moins sûr de lui. Il avait commencé à s'habiller.

– Et si seul le grand type conduit ? On ne trouvera que deux séries d'empreintes et toi, tu as un dossier.

Jim, une fois vêtu, avait repris son calme.

– Tu sais que la fuite, c'est une preuve de

culpabilité. On ne pourrait aller bien loin. Le bureau du shérif sera prévenu, on nous recherchera partout. Nous ferions mieux de rester ici, à Plattsburg.

– Tu es complètement fou.

Mais Jim avait une idée bien arrêtée.

– Non, écoute-moi. Si nous étions recherchés, le boss l’aurait su immédiatement et nous aurait prévenus. Il a des amis chez les policiers. Donc, on peut dire que la fille, la Japonaise n’a pas encore parlé de moi. Je ne vois pas de quoi on pourrait l’accuser, elle. On gardera son grand escogriffe, mais on la laissera partir. Alors, suffit de surveiller le poste de police. Qu’est-ce que tu penses qu’elle fera, l’Asiatique ? Elle se trouvera un motel, en tout premier lieu, puis se lancera à la recherche d’un bon avocat pour son mari. Mais, elle ne pourra jamais en trouver un.

– Pourquoi ?

– Parce que nous nous serons occupés d’elle, mon vieux. Le grand, son mari, m’a vu, mais de très loin. Il n’y a qu’elle qui est dangereuse.

Souviens-toi de ce que nous a dit le boss. Quand un témoin devient trop gênant, faut l'éliminer.

L'attitude des deux hommes avait complètement changé. Jim avait maintenant beaucoup plus d'assurance, c'est Gerry qui montrait des signes de nervosité.

– Nous avons suffisamment d'ennuis comme ça ; moi, je ne veux pas tremper dans une affaire de meurtre.

– Il n'y aura aucun danger. S'agit de prendre nos précautions. On peut facilement se procurer le nom de la fille. Dès qu'elle sera libérée, on communiquera avec elle. On lui fera savoir qu'on a des renseignements sur l'agression de Maggie, qu'on sait qui a fait le coup et on lui fixera un rendez-vous. Elle sera prévenue que si elle ne vient pas seule, si elle communique avec les policiers, elle n'aura pas le renseignement.

Gerry haussa les épaules :

– Cette Nipponne n'acceptera jamais !

– Tu crois ? Je lui ai parlé, moi. Elle n'a pas froid aux yeux. Elle dit être ceinture noire de judo

et de karaté... des choses du genre.

– Tu l’as crue ? Elle t’a fait croire ça pour t’éloigner.

– Je ne pense pas. Elle semblait sérieuse et tu sais comme moi que tous les Orientaux sont des adeptes des arts martiaux. Donc, selon moi, pour sauver son mari, elle acceptera le rendez-vous. Nous serons deux, ce sera facile de nous débarrasser d’elle.

Gerry décida brusquement :

– Moi, je ne ferai rien avant de consulter le boss. Si jamais on se faisait prendre, ça pourrait lui causer des ennuis. Jamais il ne nous pardonnerait. On nous mettrait sur la liste noire et nous ne ferions pas vieux os, même si nous nous trouvions derrière les barreaux.

Et d’un pas décidé, il se dirigea vers le téléphone. Jim ne l’arrêta pas.

– Dis au boss qu’on veut le voir, que c’est important. S’il le faut, avoue-lui qu’il s’agit de Maggie. Tu verras, il sera de mon avis.

*

Candy poussa un soupir de soulagement lorsque la voiture quitta l'autoroute pour s'engager sur la 9. Cette route était moins large et Danielle était obligée de filer beaucoup plus lentement. D'ailleurs, le Manchot lui avait dit :

– Les autorités québécoises ayant été prévenues, nous n'avons pas eu d'ennuis, mais les Américains peuvent nous arrêter, alors, soyez prudente, Danielle.

Le détective avait demandé à sa secrétaire de s'arrêter devant le bureau du shérif.

– Vous allez m'attendre ici, je vais tout d'abord rencontrer le sergent Benson, celui qui m'a téléphoné. Il pourra sûrement nous aider.

Il monta au premier étage, demanda au policier de faction à voir le sergent Benson et quelques instants plus tard, un homme, grand, très gros, qui devait peser trois cents livres, parut. Le Manchot le reconnut aussitôt et les deux hommes se serrèrent la main.

Benson le mit au courant de son appel au lieutenant Walter.

– Il n’aime pas du tout qu’on s’occupe de ses enquêtes. Je lui ai parlé de vous mais il déteste les détectives privés. Je serais fort surpris s’il vous laissait discuter avec vos amis. J’ai reçu un appel d’un autre officier. J’ignore ce qui s’est passé mais Walter a décidé de coffrer Beaulac et son épouse. Il vous faudrait être avocat pour pouvoir leur parler.

Dumont réfléchissait :

– Y a-t-il quelqu’un qui pourrait m’aider, donner des ordres à Walter ?

– Le chef, évidemment, mais il participe à un congrès à New York. Walter n’acceptera sûrement pas que son assistant lui donne des ordres.

Le policier de faction au téléphone, s’adressa au sergent :

– Un appel pour vous.

Benson s’excusa et alla prendre le récepteur. Il parla durant quelques secondes puis revint

rapidement vers le Manchot.

– Les affaires se compliquent, Dumont. La fille qui a été battue au motel, Maggie Vomberg a été enlevée ou a pris la fuite. La police penche plutôt pour la version de l’enlèvement. Un policier municipal qui était de garde a été assassiné.

Candy s’écria :

– Mais, c’est la preuve que Yamata et Michel sont innocents. Ils ont été arrêtés et...

Benson la coupa :

– Le lieutenant Walter croit que ce sont les complices de Beaulac qui ont commis le forfait dans le but d’empêcher la fille de parler.

Le Manchot murmura :

– C’est complètement ridicule. Michel ne connaît personne ici, il est seulement venu pour se reposer pendant deux jours.

Benson prit une décision. Il s’excusa auprès du Manchot, retourna au téléphone et composa un numéro. Après avoir parlé quelques secondes, il dit au Manchot.

– Je vais voir le shérif. Ce ne sera pas long.

Lorsque le sergent revint, Dumont et ses deux compagnes n'en pouvaient plus d'attendre. Michel devait se désespérer à se demander ce que faisait son patron. Le Manchot connaissait bien la loi. Beaulac avait eu droit à un appel et il avait sûrement téléphoné au bureau. Il devait savoir qu'on courait à son secours.

– J'ai causé avec le shérif, dit Benson à son retour. Il a appelé au poste et a parlé à l'assistant-chef. Nous sommes chanceux, le lieutenant Walter s'est rendu à l'hôpital pour y poursuivre son enquête. Vos amis sont en cellule. Le shérif a fait comprendre à l'assistant-chef que vous étiez arrivé de Montréal, que vous pourriez nous apporter un précieux concours. Comme nous avons été mêlés à cette affaire, il vous accorde la permission de voir vos amis, mais à la condition que je sois présent à l'entretien.

– Allons-y, dit le Manchot.

Le sergent se tourna du côté des deux jeunes femmes.

– Ces demoiselles devront attendre ici, dit-il. J’ai réussi à obtenir une permission et...

– Où a eu lieu l’attentat d’hier, dans quel motel ? demanda le Manchot.

– Le motel Silver Gate, il est situé sur la route 9, en direction de la plage.

– Et savez-vous où Michel et son épouse logeaient ?

– Oui, ils me l’ont dit en cours de route. C’est moi qui suis allé les cueillir à la frontière. Ils ont passé une partie de la fin de semaine au Lake Side Motel. C’est tout près du Silver Gate.

Robert Dumont s’adressa à Candy.

– Nous devons sûrement passer quelques heures ici. Tu vas retenir une unité au Lake Side, au nom de Robert Dumont. Danielle, vous resterez à ce motel. Vous pourrez interroger les employés. Peut-être pourront-ils vous donner des détails sur les allées et venues de Yamata et Michel. Toi, Candy, tu vas te rendre au Silver Gate. Je veux que tu questionnes tous ceux qui ont eu connaissance de l’attentat d’hier matin.

Nous nous retrouverons tous au Lake Side Motel.

Le Manchot monta dans la voiture du policier. Danielle et Candy firent demi-tour et revinrent sur la route 9, en direction de Montréal. Plus elles approchaient de la plage municipale, plus il y avait de motels.

– Tiens, dit Danielle, le Lake Side, c’est ici. Je m’y arrête ?

– Non, continue jusqu’à ce que tu trouves le Silver Gate. J’y descendrai, dit Candy.

Le second motel n’était même pas à cinq minutes de marche du premier. Candy recommanda à Danielle :

– Louez le motel au Lake Side et restez là. Si le patron vous appelait, vous pourrez toujours me rejoindre au Silver Gate.

Candy descendit et se dirigea vers le bureau.

Quant à Danielle, en arrivant au Lake Side, elle demanda au patron s’il avait eu pour client, en fin de semaine, un Québécois du nom de Michel Beaulac, accompagné d’une Japonaise.

– Oui, je me souviens d’eux, répondit le

patron. Ils ont retenu leur motel vendredi soir, mais seulement pour le lendemain. Ils sont arrivés ici samedi... vers la fin de l'après-midi, je crois. Ils ont également retenu le motel pour hier soir. Je crois qu'ils ont passé la journée à la plage. Je sais qu'ils sont partis tôt ce matin. On les a très peu vus. Mais je peux vous affirmer que c'est un couple très sympathique.

Danielle comprit qu'elle n'obtiendrait aucun autre renseignement. Elle retint donc une unité au nom de Robert Dumont, tout en souhaitant que Candy soit plus chanceuse qu'elle.

La plantureuse blonde, en arrivant au Silver Gate Motel, se dirigea immédiatement vers le bureau.

Lorsque Candy ouvrit la porte, Arthur Blake lui jeta un coup d'œil, se leva brusquement, passa la main dans ses cheveux pour rabattre une mèche rebelle et avec un large sourire, demanda :

– En quoi puis-je vous être utile mademoiselle ? Vous désirez une chambre ?

Il avait déjà vu de jolies filles, mais rarement

aussi bien tournées que Candy.

– Vous êtes le propriétaire du motel ?

– Oui.

– Mon nom est Candy Varin.

– Oh ! Candy ! Quel joli nom !

– Je suis Québécoise et journaliste. Je suis de passage dans la région. La direction de mon journal a communiqué avec moi. On a appris le drame qui s’est déroulé à votre motel et on aimerait obtenir plus de détails.

Voyant que Blake l’écoutait à peine, qu’il semblait beaucoup plus intéressé à la déshabiller des yeux, elle ajouta :

– Le journal va dépêcher un photographe. Nous parlerons de votre motel dans un quotidien du Québec. Je pourrai même me faire photographier avec vous. C’est bon pour la publicité. Je mettrai mon bikini et nous nous poserons près de votre piscine. Qu’est-ce que vous en dites ?

Blake sortit de derrière son comptoir.

– Quand votre photographie arrive-t-il ?

Et avant même qu'elle puisse répondre, il poursuivit :

– Si vous le désirez, je puis mettre une unité à votre disposition, pour le temps dont vous en aurez besoin.

Candy se retenait pour ne pas rire. « Comme c'est facile de faire marcher les hommes », songea-t-elle. Sérieusement, elle ajouta :

– On attend mon appel. Si l'article est intéressant, le photographe viendra, sinon... tout dépend de ce que vous pourrez m'apprendre.

Blake décida :

– Je vais demander à Janet de s'occuper du bureau. Nous allons nous retirer dans une chambre, nous serons beaucoup mieux pour parler.

Le bonhomme avait sûrement une idée derrière la tête. Mais Candy n'avait jamais eu peur des hommes.

– Comme vous voudrez, répondit-elle.

Les chambres étaient accueillantes. Chacune des unités contenait deux lits jumeaux, un grand bureau, deux fauteuils, des tables avec lampes, et la décoration était fort jolie. Blake fit un signe de la main et montra l'un des lits.

– Asseyez-vous, mademoiselle.

Candy fit mine de ne pas avoir vu le geste et prit place dans un fauteuil. Elle avait l'habitude de croiser les jambes, mais elle s'en abstint. « Inutile de l'émoustiller. Il l'est déjà assez. ».

– Votre nom ?

– Arthur Blake.

Et il s'empressa d'ajouter :

– Je suis divorcé. J'habite seul depuis deux ans et je trouve le temps fort long. Mon motel me rapporte bien. Je n'ai pas de soucis financiers.

Il donnait tous ces détails dans un but bien précis. Mais Candy, telle une bonne journaliste, sortit un calepin de son sac et commença à prendre des notes.

– Racontez-moi ce qui s'est passé, hier.

– Tout s’est déroulé à la vitesse de l’éclair. J’étais dans mon bureau. Janet, ma femme de chambre s’est mise à crier. Elle disait qu’on assassinait quelqu’un. Alors, je me suis emparé de mon revolver et suis sorti en courant du bureau. Un homme venait de s’engouffrer dans la voiture, côté passager. J’ai déchargé mon arme sur l’auto. Je crois qu’une balle a frappé le coffre arrière. L’auto a pris la fuite. J’ai prévenu la police. Voilà, c’est tout.

Candy demanda :

– Pouvez-vous décrire l’homme qui est monté dans la voiture ?

– Non. Il se glissait à l’intérieur quand je suis sorti du bureau. Je l’ai à peine vu.

– Et le conducteur ?

– Je n’ai pas eu le temps de le remarquer.

Candy avoua :

– Les renseignements que vous me donnez n’avancent guère mon enquête. Puis-je causer avec la femme de chambre ?

Blake fit venir Janet. Elle raconta avoir

entendu les cris poussés par la fille. Elle avait vu l'homme sortir.

– Assez grand, gros, je dirais un colosse. Il me faisait penser à un joueur de football. Il avait les cheveux longs, presque aux épaules.

– Vous avez dit ça à la police ?

– Non, j'ai donné le numéro de plaque de la voiture, c'est tout. Pour eux, ça semblait être assez.

Janet voulait retourner à son travail.

– Une seconde, fit Candy, j'ai une autre question à vous poser. Vous avez vu la fille qui a été battue ?

– Oui.

S'adressant à ses deux interlocuteurs, la femme-déetective demanda :

– La connaissiez-vous ? L'aviez-vous déjà vue ?

– Non, répondit rapidement Blake.

Janet n'avait pas dit un mot. Elle était hésitante, mal à l'aise.

– Vous la connaissiez ? insista Candy.

Blake se tourna du côté de son employée.

– Si tu as caché quelque chose aux policiers, tu fais mieux de tout dire à mademoiselle. Ça nous fera une excellente publicité pour le motel.

Janet aussitôt répondit :

– Je n’ai rien caché puisqu’on ne m’a pas interrogée. J’ai donné le numéro de plaque et c’est tout. On ne m’a pas posé de questions.

– Alors, cette fille, insista Candy, vous la connaissiez ?

– Je l’ai déjà vue, répondit enfin Janet.

*

Gerry discutait longuement avec le patron et Jim se montrait impatient.

– Qu’est-ce qu’il dit ?

Gerry lui fit signe de se taire.

– Compris boss... comptez sur moi... aucune

inquiétude à avoir. Jim est avec moi, je lui transmets le message.

Et enfin, le colosse raccrocha.

– Il n'est pas de bonne humeur. Quand j'ai su où se trouvait Maggie, j'aurais dû le prévenir. Nous avons agi en imbéciles, surtout toi.

– Comment ça, moi ?

– Tu as parlé à l'Asiatique, elle peut t'identifier.

Jim cria presque :

– Mais enfin, puis-je savoir ce qu'a fait Maggie ? Pourquoi a-t-elle été battue ?

– Le boss s'est confié à moi. Mais toi et ta grande gueule, je me demande si je devrais te le dire.

– Fais pas le cave. Si je suis dans la merde jusqu'au cou, j'aimerais bien savoir pourquoi.

– Maggie a réussi à s'infiltrer dans la bande de Jos Rosso d'Albany. Tu sais que c'est la guerre entre les deux gangs. Maggie a gagné la confiance de Rosso et a pu apprendre où il

cachait sa cocaïne. Elle aurait dû avertir le patron, mais non, elle a préféré agir seule. Elle a volé pour plusieurs milliers de dollars de coco. Elle a caché le paquet quelque part. Elle est revenue ici, à Plattsburg, s'est loué un motel avec l'idée d'avoir une entrevue avec le boss. Elle voulait une forte récompense. Mais la bande à Rosso a réussi à la rattraper. On l'a battue pour la faire parler. On la croyait sans doute morte, autrement on l'aurait achevée.

Mais Jim avait bien réfléchi à toute l'affaire.

– Elle n'a pas parlé et ceux qui l'ont attaquée ont été dérangés. Y ont pas eu le temps de finir le job. Nous, nous sommes arrivés par après. Maintenant, on sait le reste.

Mais Gerry répliqua :

– Non, tu ne sais pas tout. Rosso et ses hommes sont revenus à la charge. Ils ont réussi à enlever Maggie à l'hôpital. Si elle parle trop, elle peut nous mettre tous dans le pétrin.

– Alors, qu'allons-nous faire ?

– Rien. Faut se mettre à l'abri, justement parce

que l'Asiatique peut t'identifier. C'est devenu une fille dangereuse. Notre boss, Fred Marsini a des amis dans la police. Il va s'occuper personnellement de cette fille. D'ici quelques heures, m'a-t-il dit, elle sera disparue de la circulation.

IV

La mafia des motards

On fit sortir Michel Beaulac et Yamata de leurs cellules respectives et on les conduisit dans une salle de réunions. Au centre de la pièce, il y avait une très grande table et autour, une dizaine de chaises.

Deux policiers avaient accompagné les prisonniers. L'un d'eux resta dans la pièce pendant que l'autre s'éloignait.

– Va-t-on enfin nous laisser sortir d'ici ? demanda Michel.

Le policier haussa les épaules :

– Moi, je n'en sais absolument rien. On m'a demandé de vous surveiller, c'est tout. La porte s'ouvrit de nouveau. Michel poussa un cri :

– Boss ! Enfin, vous voilà.

Le Manchot était accompagné du sergent Benson. Robert Dumont le présenta à son assistant et à Yamata.

– Maudit que je suis content que vous soyez là. Vous allez pouvoir nous faire sortir d’ici.

– N’en sois pas si certain, Michel. Tout d’abord, raconte-nous exactement ce qui s’est passé et surtout, ne nous cache rien.

Michel s’écria :

– Mais on ne peut rien cacher puisque on n’a rien fait, Yamata et moi. Que voulez-vous que je vous dise ? On nous a arrêtés aux lignes ce matin. On nous a emmenés ici et on nous accuse de tentative de meurtre.

Yamata semblait beaucoup plus calme que son mari. Elle raconta brièvement son séjour à la plage municipale et parla de Michel qui s’était absenté à l’heure même où on faisait feu sur son automobile.

– Comment expliquer qu’on a pu prendre votre voiture ? Tu avais laissé tes clefs à l’intérieur ?

– Jamais de la vie.

– Il me les avait remises, dit Yamata et je les avais glissées dans mon sac à main. Quelqu'un a pu nous voir et s'en emparer.

Le sergent Benson pouvait suivre la conversation en français, aussi il demanda :

– Vous ne surveillez pas toujours votre sac ?

Yamata baissa les yeux et avoua :

– Nous sommes allés nous baigner ensemble, mais j'avais placé le sac sous notre serviette de bain et rien n'a été déplacé. Cependant, quand nous sommes revenus, Michel a pris mon sac dans lequel il a pris ses cigarettes et son argent. Ensuite il a laissé le sac sur la serviette et moi, je me suis éloignée pour préparer la table à pique-nique.

Michel s'empressa d'ajouter :

– Et c'est un peu plus tard que j'ai aperçu les clefs, hors du sac. Pourtant, je vous jure qu'elles étaient dans le sac quand j'ai pris mon paquet de cigarettes.

Le Manchot se tourna vers Benson.

– Il me semble que la situation ne peut être plus claire. Des voyous, désirant faire un mauvais parti à une fille, se rendent à la plage municipale. Ils voient arriver Michel et Yamata. Cette dernière est facilement reconnaissable, c'est une Asiatique. On profite d'un moment d'inattention pour voler les clefs de la voiture...

Michel s'écria :

– Vous l'avez patron, mais oui, c'est ça ! Les types vont au motel, battent la fille et reviennent. Ils ont déplacé la voiture et n'ont pu la remettre exactement au même endroit. J'étais certain de l'avoir stationnée dans la seconde rangée, je l'ai retrouvée dans la troisième. Les types sont revenus, ils ont facilement reconnu Yamata mais n'ont pu replacer les clefs dans le sac. Ils les ont laissées tomber. C'est clair comme de l'eau de roche !

Juste à ce moment, la porte de la salle de réunions s'ouvrit. Le lieutenant Walter entra. Il était furieux. Il s'adressa directement à Benson.

– Sergent, je vais porter plainte contre vous. Vous n'avez pas à vous mêler des enquêtes de la

police municipale. J'avais donné des directives et...

– Lieutenant, calmez-vous. C'est le shérif lui-même qui m'a ordonné de venir causer avec les deux prisonniers. Il a obtenu la permission de l'assistant-chef. J'avais avec moi un précieux témoin et il fallait procéder immédiatement à une confrontation. Je voulais savoir si oui ou non, cet homme était bien Michel Beaulac.

Et il présenta Robert Dumont.

– C'est vous le détective amateur ? demanda le lieutenant avec un petit sourire malicieux au coin de la bouche. On m'avait dit que vous étiez infirme.

– Je suis heureux de faire votre connaissance, lieutenant. Excusez-moi si je ne vous tends pas la main droite...

Le lieutenant ne pouvait refuser de serrer la main au détective. Aussi, il avança sa main gauche. Une seconde plus tard, il grimaçait de douleur.

– Mais vous êtes fou ? Vous allez me briser

les os !

– Je voulais simplement vous prouver que ma prothèse remplace avantageusement ma main... et que je n'aime pas être traité d'infirmes !

Le lieutenant Walter devint subitement beaucoup plus calme. Il offrit une chaise au Manchot. Le sergent Benson prit place près de Dumont.

– J'aimerais savoir pour quelles raisons vous désirez garder Beaulac et son épouse derrière les barreaux, dit le Manchot.

Le lieutenant parla de l'attentat survenu au motel, puis de la disparition de Maggie Vomberg.

– Je suis bien prêt à croire que monsieur Beaulac n'a pas été mêlé à l'affaire, mais il y a quand même des tas de coïncidences, dit le lieutenant. On a identifié la voiture, on a vu le trou fait par la balle. Madame Beaulac nous a dit qu'à l'heure de l'attentat, son mari s'est absenté pendant une quarantaine de minutes. Il dit avoir regardé jouer au mini-putt, mais il n'a aucune preuve. Ce jeu n'est pas assez passionnant pour

s'y attarder quarante minutes.

Michel brusquement prit la parole :

– Yamata va peut-être m'en vouloir, mais je vais vous dire pour quelles raisons je suis resté si longtemps au mini-putt. Il y avait là deux filles, deux beaux patrons et elles prenaient un malin plaisir à aguicher les hommes. Est-ce défendu de regarder des belles filles ? C'est le seul crime que j'ai commis.

Yamata rassura son mari en lui adressant un sourire. Mais le lieutenant Walter demeurait sur ses positions.

– Tant que nous n'aurons pas retrouvé mademoiselle Vomberg, tant que nous ne l'aurons pas confrontée avec Michel Beaulac, je me dois de retenir ce dernier.

Le Manchot alors lança :

– Vous devrez l'accuser, lieutenant.

– Témoin important dans une affaire de tentative de meurtre.

Le Manchot reprit aussitôt :

– Je vais retenir les services d’un avocat, exiger que Michel passe immédiatement devant un juge et nous obtiendrons un cautionnement. Vous n’avez pas suffisamment de preuves pour le garder derrière les barreaux.

– Peut-être, mais je ne le remettrai pas en liberté, tant qu’un juge n’aura pas fixé de cautionnement.

Benson se pencha vers le Manchot.

– Je connais un très bon avocat, ici à Plattsburg. Beaulac sera libéré avant la fin de la journée.

Dumont remercia le sergent puis s’adressa à nouveau au lieutenant :

– Avez-vous l’intention de garder également madame Beaulac ? C’est un homme que l’on a vu au motel, pas une femme. Et puis, si vous poussez votre enquête plus à fond, vous trouverez sûrement des témoins qui affirmeront qu’elle n’a pas quitté la plage.

Walter se leva de son fauteuil.

– Messieurs, j’ai une enquête à mener, je dois

donner des ordres, la discussion est terminée.

Il se tourna vers Yamata :

– Vous êtes libre, mais je vais vous demander de ne pas quitter Plattsburg.

– Je ne partirai pas tant que vous n’aurez pas remis mon mari en liberté, répondit la Japonaise.

Walter ordonna à un des policiers de faction de ramener Michel dans sa cellule.

– Ne t’inquiète pas, je m’occupe de toi, promit le Manchot.

Il sortit de la salle de réunions en compagnie du sergent Benson et de Yamata.

– Nous allons tout de suite nous rendre chez l’avocat Harding, fit le sergent. S’il n’est pas à son bureau, je saurai bien le trouver.

Robert Dumont se tourna vers Yamata :

– Tu vas sauter dans un taxi. Danielle Louvain a retenu un motel, exactement à l’endroit où vous avez couché, Michel et toi. Tu vas la rejoindre et vous ne bougerez pas de là. Je ne tarderai pas à entrer en communication avec vous.

– Entendu, promet Yamata.

Le sergent Benson fit appeler un taxi et lorsque la voiture arriva, Yamata quitta le poste de police.

– Au motel Lake Side, dit-elle au chauffeur.

La voiture se mit immédiatement en route. Elle tourna à droite pour reprendre la route 9, en direction du nord. Immédiatement, deux motards (pas des policiers) se lancèrent à la poursuite du taxi !

*

Candy s'était bien rendu compte que Janet, la femme de chambre, hésitait à parler. Elle comprit que la présence d'Arthur Blake la gênait.

– Monsieur Blake, dit Candy, je vais vous demander une grande faveur. Pourriez-vous me laisser seule avec mademoiselle ?

Le propriétaire parut vexé.

– Pourquoi ?

– Vous savez, entre femmes, on se confie beaucoup plus facilement. Plus tard, j’aurai à vous parler... à vous seul et je voudrais que personne n’assiste à cette entrevue.

Candy avait lancé cette phrase sur un ton qui pouvait laisser croire à Blake qu’elle saurait le remercier à sa façon. La jolie blonde se leva et posa sa main droite sur le bras du proprio.

– Je vous reverrai tantôt, dit-elle, lui serrant légèrement le bras.

Elle sentit l’homme frissonner.

– Je vous laisse, dit-il. Je ne bouge pas du bureau, je vous attendrai, mademoiselle Candy !

Lorsqu’il se fut éloigné, Janet remercia l’assistante du Manchot.

– Vous aviez compris que je ne pouvais tout raconter devant lui.

– Exactement.

La femme de chambre s’assit sur le lit et ajouta :

– Monsieur Arthur voudrait que toutes ses

employées deviennent ses maîtresses. Soyez prudente, c'est un vieux maquereau.

Candy s'assit dans le fauteuil et dit en souriant :

– Je m'en suis rendu compte. Alors, je vous écoute, au sujet de cette Maggie...

La fille hésitait encore.

– Allez-vous tout raconter dans les journaux ?

– Non, je vous le promets. Tout ce que je désire, c'est découvrir la vérité. Votre histoire personnelle ne regarde personne.

Janet soupira puis :

– Je n'ai pas toujours travaillé comme femme de chambre. Pendant un certain temps, j'étais une adepte de la drogue. J'étais en train de devenir une loque humaine. Je me suis prostituée aussi. J'ai été arrêtée mais on ne m'a pas condamnée. Je n'ai pas de casier judiciaire. On m'a envoyée dans une maison de réhabilitation. J'ai changé de vie. Je ne veux plus retourner dans ce milieu.

Candy se demandait le pourquoi de ce long préambule. Elle voulait surtout entendre parler de

la fille qui avait été battue et l'histoire de Janet ne l'intéressait pas du tout. Mais elle prit bien garde de l'interrompre. Il valait mieux la laisser poursuivre.

– Il y a deux ans, je pratiquais mon « métier », surtout l'été. Je me tenais sur la plage. Quand je voyais des garçons, seuls, je les aguichais. Nous allions ensuite dans un motel. Un jour, on m'a prévenue que je devais cesser mon petit jeu ou payer les Dark Angels.

– Les Dark Angels ? Qu'est-ce que c'est ?

– Une bande de motards. Ce sont eux qui ont remplacé la mafia, ici et dans la région. À Albany, c'est une autre bande, les Red Devils, qui a la main haute sur toutes les activités de la pègre, jusqu'à New York. Par contre, à New York, c'est encore la véritable mafia qui dirige tout. Les motards n'ont pu s'installer dans la métropole américaine. Ici, à Plattsburg, j'ai croisé Maggie deux ou trois fois. Elle travaillait pour la bande de Marsini, les Dark Angels. Moi, j'ai pensé que je ferais beaucoup plus d'argent dans une grande ville comme Albany, que je ne serais

pas obligée de payer la protection des motards. Je me trompais. Les Red Devils m'ont obligée à me prostituer, m'ont fait prendre de la drogue ; ensuite, j'en vendais aux clients. C'est à Albany que j'ai vu Maggie, juste avant que l'on m'arrête.

Candy avait sorti son calepin et prenait des notes.

– À Albany ?

– Oui, elle travaillait pour la bande de Jos Rosso. Elle avait changé de milieu, tout comme moi. Après mon arrestation, j'ai été soignée à Albany puis quand j'ai été libérée, je suis revenue à Plattsburg. J'ai eu la chance de me faire engager par monsieur Blake. Je ne reçois pas un salaire exorbitant mais je réussis à me tirer d'affaire.

Candy décida de poser des questions plus directes, sinon la conversation risquait de s'éterniser.

– Donc, vous avez reconnu Maggie après qu'elle ait été battue ?

– Non, avant ça. J'étais au travail quand elle

s'est enregistrée. Heureusement, elle ne m'a pas vue. Je n'aurais pas aimé qu'elle me reconnaisse. J'évite tout contact avec le milieu.

– Selon vous, Maggie est revenue travailler pour les Dark Angels ?

Janet hésita :

– Je ne sais pas. Elle semblait au mieux avec la bande de Rosso, à Albany. Possible qu'elle soit toujours affiliée aux Red Devils. Supposons que, ici, Marsini et sa bande aient appris que Maggie venait travailler, dans leur territoire pour le compte de Rosso, ça expliquerait pour quelles raisons on l'a battue. On a simplement voulu lui donner une bonne leçon.

– Possible !

– Mais ce peut être aussi l'inverse. Si Maggie a décidé de laisser tomber la bande de Rosso, on a pu la rechercher. Rosso a voulu communiquer avec moi dès ma sortie de l'hôpital. C'est pour ça que j'ai fui Albany. Maggie était beaucoup plus connue que moi. On a pu la rattraper.

Candy se leva. Elle en savait assez long pour

mener son enquête.

– Dites-moi, hier, vous étiez de service ?

– Oui, le dimanche je commence à travailler tôt et à deux heures au plus tard, ma journée est terminée. Souvent, il n’y a que quelques chambres à faire. Les gens louent pour la fin de semaine, il n’est pas nécessaire de changer tous les draps.

– Vous avez vu arriver la voiture québécoise ?

– Non. J’avais fini de faire la chambre 4 et quand je suis entrée dans la 5, la voiture n’était pas là, je peux vous l’assurer.

– Ça vous prend du temps pour faire le ménage d’une chambre ?

– Ça dépend. Comme je devais changer tous les draps dans la chambre 5, je devais être là depuis une quinzaine de minutes quand j’ai entendu les cris.

– Quinze minutes ? Il est presque impossible qu’on ait pu battre cette fille, la dévêtir, peut-être la violer, en si peu de temps.

– Pour moi, le tout s’est fait tôt, le matin. Ceux

qui sont entrés dans la chambre de Maggie vers la fin de l'avant-midi ont dû la trouver dans cet état. On a pu la ranimer et c'est pour ça qu'elle s'est mise à crier, c'est ce que je crois. Malheureusement, je ne peux vous en dire plus long.

La femme de chambre se leva pour retourner à son travail.

– Une seconde, dit Candy, savez-vous où je pourrais entrer en contact avec les motards de Plattsburg ?

– Je ne vous conseille pas d'essayer. Une belle fille comme vous, on ne vous laissera sûrement pas partir. Vous allez courir de très grands risques.

– Dans le métier de journaliste, j'y suis habituée.

– J'ignore où est leur repaire, je vous le jure. Mais plusieurs se tiennent au Moonshine Bar.

– Où est-ce ?

– Pas très loin d'ici, sur la 9, juste avant d'arriver au centre de Plattsburg. Vous ne pouvez

manquer l'endroit. De grands panneaux annoncent de la danse tous les soirs et des spectacles en fin de semaine.

Il y avait une seconde porte, donnant sur l'arrière du motel. Candy demanda :

– Je peux sortir par là ?

– Mais oui, c'est le stationnement arrière. Bien des clients qui ne veulent pas être vus, passent par l'arrière.

– Je préfère ne pas rencontrer monsieur Blake.

– Vous avez raison.

Janet ouvrit la porte arrière.

– Vous êtes en voiture ? demanda-t-elle.

– Non.

– Alors, suivez la rangée de motels. Vous sortirez tout au bout. Monsieur Arthur ne pourra vous voir. De là, vous gagnerez facilement la route.

– Je vous remercie, j'ai un ami qui m'attend, près d'ici.

Et Candy s'éloigna. Le motel Lake Side était

situé tout près. Elle y arriva bientôt et se dirigea immédiatement vers le bureau.

Elle remarqua deux motards, stationnés juste à l'entrée du motel. Les deux hommes portaient des vestes de cuir portant l'inscription « Dark Angels ».

« Tiens, songea-t-elle, quand je cherche le diable je vois tout de suite apparaître les Anges. Je me demande bien ce qu'ils font ici ».

Les deux motards dévoraient la belle Candy des yeux. Elle entra dans le bureau.

– Pourriez-vous me dire où se trouve la chambre de monsieur Robert Dumont ?

– Un instant... Dumont, c'est le 12.

– Merci.

L'unité numéro 12 était près de la route. Candy dut revenir en direction des motards. Elle frappa à la porte. Presque tout de suite, elle reconnut la voix de Danielle.

– Oui, qui est-ce ?

– C'est moi, Candy !

La secrétaire ouvrit la porte et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Les deux motards n'avaient pas bougé. Candy entra.

– Yamata !

La Japonaise se jeta dans les bras de son amie.

– On vous a libérés ?

– Pas Michel, mais monsieur Dumont s'en occupe. Un représentant du bureau du shérif l'accompagne. Tous les deux se rendaient chez un avocat.

Danielle sépara brusquement les deux amies.

– Candy, vous avez vu ces deux motards en arrivant au motel ?

– Oui, je les ai remarqués.

– Eh bien, madame Yamata affirme qu'ils suivaient son taxi.

Yamata ajouta immédiatement :

– Je les ai bien vus car à un feu de circulation, ils se sont collés au taxi et ont jeté un regard à l'intérieur. Ils semblaient me dévisager.

– Pourquoi dis-tu ils semblaient ? demanda

Candy.

– Tout simplement parce qu'ils portaient tous les deux d'épaisses lunettes. Je ne pouvais voir leurs yeux.

Candy mit rapidement ses deux compagnes au courant de la conversation qu'elle avait eue avec la femme de chambre du motel Silver Gate.

– Sans le vouloir, Michel et toi, Yamata, avez été mêlés à une guerre de bandes de motards. On appelle même ces bandes : la mafia des motards. Ces hommes sont prêts à tuer pour assurer leur empire.

Mais la Japonaise demanda :

– Pourquoi m'a-t-on suivie ? Ce fut Danielle qui répondit :

– Vous avez raconté aux policiers que vous pourriez identifier le type qui semble avoir emprunté votre voiture. Pour moi, c'est suffisant.

On entendit un bruit de moteur. Candy se précipita à la fenêtre. Peut-être les motards avaient-ils décidé de quitter les lieux.

– Oh, oh, ça se complique, murmura la blonde

assistante du Manchot.

– Comment ça ?

– Ils sont quatre maintenant. Et ils regardent en direction de notre motel. Il nous faut être très prudentes. Un des motards est descendu de sa moto... les autres l'imitent. Ils viennent par ici.

Candy était la seule à être armée.

– Et ils m'ont vue entrer. Danielle eut une idée.

– Donnez-moi votre revolver Candy. Quand Yamata est arrivée, je n'ai fait que lui ouvrir la porte. Les motards étaient plus loin. Ils ne m'ont pas vue. Ils ont pu croire que madame Beaulac ouvrait elle-même la porte. Je vais m'enfermer dans la salle de bain.

– Non, dit Yamata. C'est moi qu'ils cherchent. Je vais me cacher. De plus, je suis plus habituée à tirer que vous Danielle.

Et à ce moment précis, on frappa à la porte. Candy hésita. Que pouvaient faire trois femmes contre quatre motards prêts à tuer ? Elle tendit

son revolver à Yamata qui s'éclipsa dans la salle de bain puis elle ouvrit.

V

Femmes en péril

Le sergent Benson présenta le Manchot à l'avocat Charles Harding.

– C'est un éminent criminaliste, ajouta le policier du comté, l'un des meilleurs de l'État de New York.

– N'exagérez rien, Benson. Ma seule qualité, c'est de connaître des amis haut placés. Alors, avec moi, les choses ne traînent jamais en longueur. Mais comme plaideur, en cour, j'en connais plusieurs qui me sont supérieurs.

Le Manchot avait esquissé un sourire.

– Vous êtes en plein l'homme qu'il me faut, maître.

Rapidement, il mit l'avocat au courant de la situation dans laquelle se trouvait Michel

Beaulac.

– J’ai vaguement entendu parler de cette affaire. Un médecin de l’hôpital m’en a touché un mot. Votre ami ne sera même pas accusé de tentative de meurtre. La fille Vomberg n’est blessée que superficiellement. On doit lui accorder son congé sous peu.

Le Manchot, d’un geste de la main, l’interrompt :

– Nous nous comprenons mal. Michel Beaulac est victime d’une méprise. On a volé ou emprunté, le mot est plus juste, sa voiture et c’est avec elle qu’on a commis l’attentat.

– Peut-il prouver qu’on lui a volé sa voiture ?

– Difficilement.

Le Manchot lui raconta la journée de Michel et de son épouse Yamata. L’avocat avait fermé les yeux, il écoutait en silence le récit du détective.

– Ça ne me surprend aucunement de Walter. C’est un policier qui saute trop vite aux conclusions. Il voudrait élucider les affaires avant

même que les forfaits soient connus. Pour accuser votre ami, il faudrait prouver hors de tout doute que c'est bel et bien lui qui s'est rendu au motel. Autrement, on doit lui accorder le bénéfice du doute. Laissez-moi ça entre les mains, monsieur Dumont et je vous promets qu'au plus tard, demain matin, votre employé Beaulac sera libéré et peut-être sur parole.

Le Manchot sursauta :

– Mais je ne veux pas qu'il reste en prison plus longtemps. J'ai besoin de ses services. Avant de quitter votre ville, nous voulons élucider toute cette affaire. Nous ne partirons pas avant que les coupables soient sous verrous.

– Je ne vous conseille pas de rester ici, dit l'avocat en décrochant le récepteur de son appareil téléphonique. Ici, nous n'avons pas affaire à une mafia ordinaire. Ce sont les motards qui dirigent tout et ils sont plus dangereux que la pègre organisée. Ils tuent sans discernement. Ils sont tous drogués jusqu'aux oreilles et ne reculent devant rien. Si je fais libérer votre ami, partez tous pour le Québec, vous et vos

compagnons. Laissez-moi tout entre les mains.

Il demanda à parler au lieutenant Walter.

– Walter, ici Charles Harding. J’ai dans mon bureau Robert Dumont, détective privé de Montréal. Vous allez remettre Michel Beaulac en liberté immédiatement. Pour le garder, il vous faudrait une preuve irréfutable que c’est lui, et non seulement sa voiture, qui s’est rendu au motel Silver Gate. Sa version vaut la vôtre et vous ne pouvez mettre sa parole en doute. S’il était un criminel, je ne dis pas, mais nous avons affaire à un homme qui travaille de concert avec la justice.

Benson et Dumont n’entendirent pas ce que répondit le lieutenant.

– À votre aise Walter, si vous voulez passer pour un imbécile aux yeux de tous, c’est votre droit. Mais je vous préviens, j’appelle tout de suite le maire, puis je rejoindrai le gouverneur et s’il le faut, ce dernier donnera des directives précises à votre chef qui est en congrès. Je ne dérangerai même pas un juge pour une affaire aussi idiote.

Encore une fois, l'avocat écouta son interlocuteur mais déjà, un sourire malicieux se dessinait au coin de ses lèvres.

– C'est entendu, Robert Dumont signera tous les papiers que vous désirerez. Il quittera la ville, lui, et ses compagnons. De plus, le sergent Benson les accompagnera à la frontière.

Un court silence, puis Harding reprit :

– Ça regarde également le bureau du shérif du comté. J'ai l'impression que vous êtes pris entre deux feux, deux guerres de motards et vous n'avez aucune juridiction hors des limites de la ville... Ils seront au poste dans quelques minutes.

L'avocat raccrocha et se tourna du côté de Benson.

– J'appelle immédiatement le shérif. Ne vous inquiétez pas, il m'accordera la permission de vous confier cette affaire. Évitez cependant d'empiéter sur la juridiction de la police de Plattsburg. Walter n'est pas de bonne humeur, croyez-en ma parole. Il fulmine. Il déteste qu'on lui donne des ordres et que l'on passe par-dessus

sa propre autorité.

Le Manchot tendit la main à l'avocat.

– Je vous remercie, maître, combien vous dois-je pour votre consultation ?

– Laissez-moi votre carte. Il se peut que vous ayez encore recours à mes services. Je vous ferai parvenir mon compte et je dois vous prévenir, mes prix sont élevés et je ne fais de faveurs à personne.

– Je vous approuve, dans mon agence, j'agis exactement de la même façon.

Benson et le Manchot sortirent rapidement du bureau de l'avocat, montèrent dans la voiture de la police du comté et se dirigèrent vers le poste de police.

– Mais si Harding croit que nous quitterons la ville, il se trompe, affirma le Manchot !

*

Danielle venait à peine d'ouvrir la porte que

les quatre motards s'engouffraient dans la chambre.

Candy ne perdit pas une seconde. Le premier qui s'avança vers elle reçut un coup de karaté à la gorge et tomba le souffle coupé ; un second motard intervint rapidement. Candy n'eut pas le temps de prévenir le coup et reçut le genou du colosse juste au bas du ventre. Elle tomba.

Pendant ce temps, Danielle se défendait avec l'énergie du désespoir. Elle avait pu frapper durement un motard, mais l'autre avait profité de cet instant pour passer derrière elle, la saisir à la gorge et lui appliquer son genou dans le dos.

– Laissez-les, sinon, je vous descends !

Yamata venait de sortir de la salle de bain, revolver au poing.

Celui qui semblait le chef des motards éclata de rire.

– Tire la belle. Tu n'auras pas le temps de nous tuer tous les quatre. Ton amie qui est là...

Et il désigna Danielle.

– ... sera étranglée comme un poulet. Quant à

la fausse Marilyn Monroe, je lui écraserai mon talon dans la figure avant que ta balle m'ait touché. Tout ce que nous voulons, c'est te poser une ou deux questions. Allons, donne ton arme.

Mais Yamata ne bougeait pas. Le chef fit un signe et celui qui tenait Danielle appliqua une pression sur sa gorge. Elle étouffait. Quant au chef, il avait donné une rude poussée à Candy qui cherchait à se relever. Elle était étendue sur le dos et vit la grosse botte de cuir descendre vers sa figure.

– Tire, Yamata ! cria Candy.

Le chef de la bande leva la jambe mais au lieu d'abattre sa grosse botte de cuir sur le visage de Candy, ce fut la poitrine qu'il frappa :

– Hé, les gars ! C'est pas du caoutchouc, je vous le jure, presque du ciment.

Candy se tordait de douleur. Danielle avait la figure rouge comme une tomate trop mûre. Yamata comprit qu'elle ne pouvait pas les aider.

– Lance ton revolver sur le tapis et pousse-le du pied.

Elle obéit. Immédiatement, celui qui tenait Danielle la lâcha et elle s'écroula au tapis. Le chef se dirigea vers Yamata, lui passa un bras autour du cou. La Japonaise aurait pu se défendre, mais que pouvait-elle contre quatre hommes ? Ses compagnes étaient hors de combat. Candy semblait inconsciente. Elle respirait avec difficulté, tout comme Danielle.

Le chef enfonça un mouchoir sale dans la bouche de Yamata.

– Et les deux autres, qu'est-ce qu'on en fait ? Un des motards avait sorti un couteau à cran d'arrêt.

– Non, fit le chef, avec nos casques, nos lunettes, elles ne peuvent nous identifier. Elles ne sont pas en état de nous poursuivre. Ouvre la porte du motel et s'il n'y a personne aux environs, nous allons sortir. Je prendrai la délicate Asiatique sur ma moto, et lui attacherai les deux mains autour de ma taille.

Sur un signe de celui qui jeta un coup d'œil à l'extérieur, les quatre hommes sortirent du motel. Le chef poussait Yamata devant lui. Il s'installa

sur sa moto et les autres aidèrent Yamata à monter à l'arrière et on lui ficela les bras autour de la taille du chef.

– Allons-y, suivez-moi, les gars.

À ce moment précis, ils virent une voiture de la police du comté qui entraît dans la cour du motel. Les motards s'éloignèrent rapidement.

Robert Dumont conduisait. À côté de lui, était assis le sergent Benson et Michel à l'arrière. Ce fut ce dernier qui donna l'alarme.

– Vite regardez ! cria-t-il, il y a une femme derrière le premier motard et je crois que c'est Yamata.

La voiture du Manchot était stationnée devant le motel.

– Descendez, ordonna le sergent. Je vais les poursuivre. J'ai la radio dans ma voiture, je vais demander du secours.

Michel déclara aussitôt :

– Non, je reste avec vous, c'est ma femme qui est en danger.

– Descends, Michel, lui ordonna le Manchot. Ma voiture est là. Et puis, je veux savoir où sont Danielle et Candy.

Le grand Beaulac obéit, mais à contrecœur. La voiture du sergent s'élança sur la route.

Le Manchot était déjà rendu à la porte du motel. Il l'ouvrit. Danielle à genoux tentait péniblement de se relever.

Michel se précipita vers Candy.

– L'un a essayé de m'étouffer, l'autre a frappé Candy du pied, en pleine poitrine. Ils ont emmené Yamata, expliqua difficilement Danielle.

Michel aidait Candy de son mieux. Danielle se dirigea vers la salle de bain, s'aspergea la figure et but un peu d'eau. Elle récupérait vite.

Candy s'était relevée mais elle grimaçait encore de douleur.

– Vite, boss, faut les poursuivre.

Aussitôt, Danielle s'avança :

– Je suis rétablie. Laissez-moi prendre le volant. Vous le savez que je conduis mieux que

vous tous !

Ils sortirent du motel. Le Manchot regarda sa jeune secrétaire. Elle était complètement remise, contrairement à Candy qui avait reçu de fort mauvais coups. Michel s'installa à l'arrière avec la blonde.

– Bon Dieu qu'il m'a fait mal, murmura Candy, j'ai cru que j'allais mourir.

Le Manchot prit place à l'avant pendant que Danielle se glissait derrière le volant. Déjà, Robert Dumont avait décroché son appareil téléphonique et demandait le bureau du shérif.

– Vous avez dû recevoir un appel du sergent Benson. Je veux savoir où il se trouve. Je suis Robert Dumont, le Manchot. J'étais avec lui, il y a deux minutes, je suis maintenant au volant de ma voiture. Je veux l'aider.

Et on lui donna des indications sur la route à suivre.

Danielle Louvain avait le sourire aux lèvres. Avec un volant entre les mains, elle était dans son élément : le bolide du Manchot s'élança sur la

route. Les autres automobiles avaient intérêt à se ranger.

– Soyez quand même prudente, hurla le Manchot.

Elle venait de frôler une automobile et le conducteur avait failli perdre la maîtrise de son volant.

– Ne vous inquiétez pas, cria Danielle, j’ai vu pire !

Et en suivant les indications données par le bureau du shérif, on s’engagea sur une petite route menant vers les montagnes.

– Impossible de dresser un barrage à l’avant. Il y a des dizaines de croisements, disait le shérif. Une autre de nos voitures se rapproche de vous.

La route n’était pas très large. Il y avait des virages brusques et de chaque côté, des fossés très profonds. Et, plus la voiture grimpait dans la montagne, plus ces fossés devenaient de dangereux précipices.

Danielle ne ralentissait pas son allure. Elle freinait légèrement quand elle apercevait une

courbe. Souvent, la voiture dérapait légèrement, mais elle la redressait avec habileté. La secrétaire semblait s'amuser follement.

– Comment va Candy ? demanda le Manchot.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, ça se replace, fit la blonde. Si j'attrape ces motards, je les tuerai tous, tous, vous m'entendez ?

Michel ne l'avait jamais vue aussi enragée !

*

Les motards s'étaient bien rendu compte que la voiture du bureau du shérif les poursuivait. Ils se dirigèrent vers la montagne où les automobiles pouvaient difficilement passer.

Le chef ralentit son allure et ses comparses le rejoignirent.

– On va se séparer, cria le patron à tue-tête. Vous deux, cherchez à éliminer cet imbécile qui nous suit.

Les motards firent un signe de la main, ils

avaient compris. Le chef, Yamata attachée à lui, tourna rapidement à droite suivi d'un de ses complices, pendant que les deux autres avaient ralenti leur allure pour permettre à la voiture de Benson de se rapprocher.

Le sergent prit son micro.

– Je crois qu'ils se sont séparés. Deux ont tourné à droite.

Il donna des détails.

– Je suis les deux autres. Je vais les rattraper.

La petite route continuait à grimper, elle allait en se rétrécissant. Les deux motards filaient à grande vitesse. Benson se devait d'être prudent, une fausse manœuvre et il s'écraserait au fond du précipice.

Soudain, l'un des motards ralentit son allure. Quelque chose ne devait pas fonctionner dans sa moto. L'autre cependant, continuait à prendre de l'avance.

Bientôt, Benson rejoignit le premier motard. Il lui fit signe de se ranger sur l'accotement, mais au lieu d'obéir, la moto reprit de la vitesse.

Benson appuya sur l'accélérateur. Occupé à suivre tous les tournants dangereux de la route, il ne vit pas le motard sortir un revolver de sa ceinture.

Lorsque le sergent entendit le claquement sec des balles, il était trop tard. Le motard avait déchargé son arme sur l'un des pneus avant et rapidement, il s'était éloigné.

Benson voulut freiner. Mais il ne pouvait plus contrôler l'automobile. Il poussa un cri de terreur. L'auto enfonça un vieux garde-fou de bois, piqua du nez, tourna sur elle-même à deux ou trois reprises, puis s'arrêta au fond du précipice. Avant même que le sergent ait eu le temps d'ouvrir la portière, de se jeter hors du véhicule, une puissante explosion retentit. Les morceaux de métal volèrent dans les airs mêlés de lambeaux de chair humaine.

Une autre personne venait de trouver la mort dans cette affaire de règlements de comptes entre deux bandes rivales de motards.

*

– Prends à droite, ordonna le Manchot à Danielle. Le sergent a continué tout droit. Il nous faut rattraper les deux autres.

La voiture tourna sur deux roues. Danielle était persuadée qu'elle se rapprochait de ceux qui avaient enlevé Yamata.

– Ils sont obligés de ralentir, les motos n'ont pas un puissant moteur comme cette voiture.

Tout autre conducteur n'aurait jamais pu conduire à une telle vitesse dans un chemin si étroit et si périlleux.

– Je les vois, cria Danielle. Ils sont là, en avant et la route semble s'arrêter, ils sont coincés.

Elle se rendit compte que les deux motos filaient maintenant à une vitesse folle sur une route assez large.

– Mais ils sont fous ! hurla le Manchot.

Il vit les deux motos bondir puis s'élancer dans les airs. Michel comprit que sa femme

trouverait la mort au fond d'un précipice.

Mais les motos, après avoir flotté quelques secondes au-dessus du précipice, venaient de retomber sur un terrain plat, de l'autre côté.

Brusquement, Danielle avait freiné. Elle ouvrit la portière, s'élança à pied sur la route, jeta un coup d'œil au ravin qui séparait les deux routes et à toute vitesse retourna derrière le volant. Elle fit marche arrière.

Comprenant son intention, le Manchot cria :

– Non, Danielle !

– Penchez-vous, ne regardez pas, je suis sûre de moi. J'ai fait des sauts beaucoup plus périlleux.

– Elle est folle, murmura Michel.

– Vous voulez sauver votre femme, oui ou non ?

Le Manchot se recroquevilla sur le siège avant. Candy se blottit dans les bras de Michel qui ferma les yeux. Il entendit le moteur gronder, les roues semblèrent glisser sur la terre durcie puis soudain, l'automobile bondit. Le Manchot ne

voulait rien voir. La voiture devait sûrement approcher du précipice. La route n'était pas large, un faux mouvement et on dérapait. Il entendit un bruit sec. Ce devait être une partie du garde-fou qui venait de céder.

Pendant quelques secondes, on entendit seulement les respirations haletantes des quatre occupants de la voiture.

Soudain, l'auto se posa durement sur le sol, faillit verser sur le côté, se redressa et Danielle éclata d'un rire hystérique.

– Je l'ai eu ! Je l'ai eu !

La vitesse et le danger la grisaient autant qu'une drogue. Candy se redressa, Michel ouvrit les yeux et le Manchot regarda devant lui. Le précipice était maintenant en arrière. La voiture se trouvait sur un terrain plat, une sorte de champ non cultivé. Une route passait tout près de là, une route goudronnée, beaucoup plus large que les petits chemins de montagne.

Danielle avait repris sa vitesse initiale. Quand elle arriva sur la route, elle hésita.

– Je ne sais pas du tout de quel côté ils sont allés. Sont-ils descendus de la montagne où ont-ils continué à grimper ?

Sans attendre, Michel ouvrit la portière et descendit. Il examina les traces laissées par les motards.

– Ils continuent vers le haut.

– « Cette fois, nous allons les rattraper », dit Danielle en serrant les mâchoires. Elle avait un air décidé. Plus rien ne pouvait l'arrêter.

– Ils ont peut-être un repaire dans ce coin. Je communique avec Benson pour savoir où il en est rendu.

Le bureau du shérif lui apprit qu'on était sans nouvelles du sergent. Mais une seconde plus tard, la voix au téléphone annonçait :

– La voiture qui vous suivait a continué tout droit à l'embranchement. Il y a eu une explosion. On croit que Benson est tombé dans un précipice. Si oui, ses chances de s'en tirer sont minces. Où êtes-vous ?

– Je l'ignore. Nous avons sauté un ravin avec

notre voiture. Nous roulons sur une route de trois travées, on grimpe dans la montagne. Ça semble être une route importante, on croise souvent d'autres véhicules.

– Le chemin de l'observatoire. On sait où ça se trouve. On vous envoie du renfort.

– Merci.

Mais la voiture du Manchot, conduite par Danielle, avait beau filer à folle allure, on ne voyait aucune trace des deux motards et de leur captive.

– Pourtant, c'est à droite qu'ils ont tourné, dit Michel.

Cependant, il y avait de temps à autre, des maisons ou encore de vieilles granges sur cette route. Les motards pouvaient s'être arrêtés quelque part. On ne pouvait pas descendre à chaque entrée et vérifier s'ils n'avaient pas laissé de traces.

Michel devenait de plus en plus nerveux. Yamata était prisonnière d'un groupe de tueurs et ses chances de s'en tirer étaient minces.

*

Yamata avait eu la peur de sa vie lorsqu'elle avait vu la moto s'éloigner au-dessus du ravin. Elle ne pouvait crier. Elle avait de la difficulté à respirer. Le mouchoir sale semblait s'enfoncer de plus en plus dans sa gorge.

Les deux motos venaient de s'engager sur une grande route, mais le chemin continuait à grimper dans la montagne. Soudain, la moto sur laquelle elle se trouvait ralentit. L'autre se rapprochait. Les deux motards tournèrent et se dirigèrent vers une vieille grange.

On arrêta les deux motos derrière la grange.

– Nous prendrons la voiture, dit le chef. Toi, dissimule les motos dans la grange et change-toi. Faut pas attirer l'attention.

– Si on enlève notre casque, nos lunettes, elle pourra nous identifier.

– Et puis ? Tu connais les ordres de Fred ? Il faut éliminer cette fille. Elle ne pourra jamais

plus parler.

– Où la conduira-t-on ?

– Au terrain de véhicules bons pour « la scrap ». On l'enfermera dans une vieille voiture et l'auto s'engouffrera dans le compresseur qui réduit une automobile en un bloc de ferraille. Il ne restera qu'une bouillie sanglante de cette belle fille.

On fit descendre Yamata. Lorsque le complice du chef se fut changé, ce fut à son tour de surveiller la Japonaise pendant que l'autre endossait des vêtements propres.

Une Camaro, dernier modèle, se trouvait dans la vieille grange.

– Assieds-toi à l'arrière avec elle, Wilf. Tu peux lui enlever son bâillon. Si elle crie, tu n'auras qu'à lui enfoncer ton couteau dans les côtes. Son agonie n'en sera que plus longue.

On fit donc monter Yamata à l'arrière et celui qui s'appelait Wilf prit place à ses côtés pendant que l'autre s'installait derrière le volant.

– Maintenant, on ne court plus aucun danger.

C'est pas une voiture sport qu'on recherche, ce sont deux motards.

– Crois-tu que nos deux gars ont pu s'en tirer ? demanda Wilf.

– J'suis pas inquiet. Il n'y a pas une voiture qui puisse nous suivre dans ces chemins de montagne. Lorsque nous serons plus près du centre-ville, j'appellerai le patron, il aura sûrement eu des nouvelles d'eux.

– Pourquoi n'arrêtes-tu pas au Moonshine, Eddy ? De là, nous nous rendrons au terrain de voitures hors d'usage.

– Bonne idée, Wilf.

Puis tournant la tête, il adressa un sourire à Yamata :

– On ne sait jamais, le patron peut avoir changé ses plans en ce qui te concerne. Je le souhaite pour toi.

*

Le Manchot ordonna à Danielle d'arrêter la voiture.

– Inutile d'aller plus loin, dit Robert Dumont, nous perdons notre temps. Qu'as-tu appris exactement Candy ?

Michel s'impatientait.

– Comment voulez-vous qu'on puisse sauver Yamata si on reste arrêté ici ?

– Les motards sont probablement entrés dans une maison de la région. Je t'écoute Candy.

Non sans difficultés, la blonde parla des deux bandes de motards et de la guerre qu'ils se livraient.

– J'ignore quel jeu a pratiqué cette Maggie, mais on lui en veut sûrement.

Les renseignements donnés par Candy n'aidaient guère à éclaircir le mystère. Le Manchot avait perdu son seul ami, le sergent Benson. Quant au shérif, il semblait hésitant à se mêler des choses qui touchaient la police municipale et il ne fallait pas compter sur l'aide du lieutenant Walter.

– Harding, murmura le Manchot.

– Qui est-ce ? demanda Michel.

– L’avocat qui a pu te faire libérer. Il est puissant, très connu ici, il travaille de concert avec les policiers. C’est un ami du maire, du gouverneur. Il peut sûrement nous donner un coup de main.

Le détective se servit du téléphone qui se trouvait dans sa voiture pour demander à l’opératrice de le mettre en communication avec l’avocat Charles Harding.

– Maître Harding est présentement en conférence. Si vous voulez bien laisser votre numéro, dit la secrétaire.

– Impossible, mademoiselle, il s’agit d’une question de vie ou de mort. Dites-lui que c’est Robert Dumont qui l’appelle.

Les secondes semblèrent longues comme des heures. Enfin, le Manchot perçut la voix de l’avocat.

– Que se passe-t-il Dumont ? Votre compagnon a pourtant été libéré. N’est-ce pas

l'aide que vous attendiez de moi ?

– Oui, maître et je vous remercie. Mais la femme de Beaulac, une jeune Japonaise est entre les mains des motards. Nous avons tenté de la secourir, nous avons perdu leur piste. Benson a eu un accident...

– Je sais, il a été tué. Mais je vous avais prévenu, Dumont, je vous ai demandé de rentrer tout de suite au Québec, vous avez refusé de m'obéir.

Le Manchot éclata :

– Mais comprenez donc que l'enlèvement de Yamata est arrivé avant même que nous puissions quitter Plattsburg.

Harding, impatienté, demanda :

– Qu'attendez-vous maintenant de moi ?

– Je ne le sais pas, je vous l'avoue. Il nous faut rejoindre ces motards.

– Ici, à Plattsburg, il y a la bande des Dark Angels, dirigée par Fred Marsini.

– Où est leur repaire ? Où puis-je

communiquer avec eux ?

– J’ignore où se trouve leur repaire. Quant à Marsini, il a eu recours à mes services une fois, par le passé. C’est un client et pour moi, c’est sacré.

Juste à cet instant, Candy murmura :

– Le Moonshine Bar.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda Michel.

– Une salle de danse. Plusieurs motards s’y réunissent.

Michel transmet immédiatement le renseignement au Manchot.

– Connaissez-vous le Moonshine Bar ? demanda le détective à l’avocat.

– Vaguement, répondit Harding. Je sais qu’il s’agit d’une salle de danse, c’est situé sur la 9, à deux ou trois milles de la plage.

– Les motards s’y réunissent souvent ?

– Je l’ignore. J’aimerais pouvoir vous aider Dumont, mais je ne puis en faire plus. À votre place, je communiquerais avec les autorités

policières et avec le bureau du shérif...

– C’est inutile. Nous allons nous rendre au Moonshine. C’est probablement notre seul espoir.

– Beaulac est avec vous ?

– Oui, non seulement Beaulac, mais également ma secrétaire et Candy Varin, l’une de mes aides.

– Donnez-moi la description de votre voiture. Vous le savez, j’ai des amis partout. Je vais appeler la police municipale et le bureau du shérif. Non seulement je leur demanderai de vous laisser le champ libre, mais ils vous accorderont leur coopération.

Le Manchot donna des détails précis.

– Si vous avez du nouveau, n’hésitez pas à m’appeler, Dumont. J’aurais aimé pouvoir faire plus...

– Je vous comprends.

Le détective était déçu. Michel devenait d’une nervosité extraordinaire. Plus les minutes passaient, plus les chances de retrouver Yamata vivante s’amincissaient.

– Retournons vers la ville, ordonna le Manchot à Danielle. Nous allons nous rendre au Moonshine et s’il y a là des motards, nous les obligerons à parler.

La voiture tourna à gauche et s’engagea sur une autoroute. Elle roula pendant une dizaine de minutes. Soudain, le Manchot s’écria :

– Nous nous sommes trompés de direction.

– Quoi ?

– Nous nous dirigeons vers le sud. Prenez la prochaine sortie, Danielle, nous devons faire demi-tour. Ce sont tous ces changements de routes dans la montagne qui nous ont fait perdre le sens de l’orientation.

Michel jurait à voix basse.

– Tout, tout est contre nous ! Jamais nous n’arriverons à temps.

VI

Comité de réception

La Camaro des deux motards s'était arrêtée dans le terrain de stationnement face au petit grill, le Moonshine.

– Attendez-moi ici, tous les deux, dit Eddy.

Il descendit de voiture et entra dans le cabaret. Les clients étaient plutôt rares. Ils devaient être une dizaine, en tout, dont quatre motards qui saluèrent Eddy de la main.

– Je peux me rendre au bureau ? demanda-t-il au bartender. J'ai un appel important à faire.

– C'est libre, vas-y !

Eddy, entra dans le petit bureau, en refermant la porte derrière lui, signala un numéro et demanda à parler à Marsini. Une fois qu'il eut le chef des motards au bout du fil, il fit son rapport.

Ce dernier le rassura sur le sort de ses deux compagnons.

– Ils sont sains et saufs. Quant au policier qui vous poursuivait, il a plongé dans un ravin avec sa voiture. On n’a plus à se soucier de lui.

– Alors, rien de changé en ce qui a trait à la Japonaise ?

– Elle est avec vous deux, au Moonshine ?

– Oui.

– Attendez-moi, avant de l’éliminer, j’aimerais bien lui poser quelques questions.

– On la garde dans la Camaro ou on la fait entrer ?

– Laissez-la dans la voiture. Stationnez la voiture à l’arrière du grill. Je l’interrogerai là.

– Entendu, boss, on vous attend. Eddy s’attarda, le temps de siffler une bière puis il sortit rejoindre Wilf et sa prisonnière.

– Le boss veut lui parler, nous allons nous « parker » à l’arrière.

Yamata poussa un soupir de soulagement. Elle

avait cru sa dernière heure arrivée et voilà que maintenant, on lui accordait un sursis.

« Les autres sont sûrement à ma recherche, songea-t-elle. Si seulement ils peuvent arriver à temps. »

Eddy attendait depuis près de dix minutes lorsqu'on frappa à la vitre avant de la Camaro. Il reconnut un motard. Ce n'était pas Marsini. Eddy entrouvrit la portière.

– Qu'est-ce que tu veux ? Ne reste pas ici...

– On a reçu un appel du boss. Il te demande de ne pas bouger. Il y a du nouveau, mais j'ignore exactement ce que c'est. En tout cas, il m'a dit de te prévenir qu'il serait retardé.

Le motard s'éloigna.

*

La voiture du Manchot sortit de l'autoroute, arriva à un croisement qui menait à la plage et au traversier pour le Vermont.

– Prends la 9 à droite, ordonna Dumont. Candy se sentait beaucoup mieux.

– La femme de chambre m’a dit qu’on ne pouvait pas manquer le cabaret, c’est à gauche, avant d’arriver au centre-ville.

Danielle continuait de rouler à une allure folle. On mettrait cinq minutes à peine pour arriver à la salle de danse.

– Tiens, des motards, dit-elle. En effet, un groupe de motards arrivait en sens inverse. Ils devaient être une dizaine.

Soudain, l’ex-cascadeuse appliqua les freins.

– Mais ils sont fous, ils veulent se faire tuer ?

En effet, les premiers motards s’étaient mis à zigzaguer sur la route, empêchant Danielle d’avancer.

– Qu’est-ce que je fais ? demanda-t-elle.

Le Manchot cria :

– Fonce, tu vois bien qu’ils tentent de nous arrêter.

Danielle ne se le fit pas dire deux fois. Elle

appuya à fond sur l'accélérateur et l'automobile bondit, tel un tigre. Un motard, qui se trouvait très près, voulut éviter la collision, perdit la maîtrise de sa moto et alla s'écraser dans le fossé.

Un autre ne put éviter la voiture du Manchot. Danielle donna un coup de volant mais l'aile droite avant toucha la moto et le motard tomba au sol.

– Vas-y, cria le Manchot, essaie de les distancer. Je vais appeler les policiers. Ils vont nous prêter main-forte.

Il décrocha le récepteur de son appareil téléphonique. Pendant ce temps, Michel s'était mis à genoux sur la banquette arrière, il surveillait les motards.

– Sacrament !

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Candy.

– D'autres motards, ils nous suivaient. Ils se joignent aux autres. Maintenant, ils doivent être une quinzaine.

Danielle cria :

– En voilà d'autres en sens inverse. Jamais on

ne pourra s'en tirer.

Il était impossible de faire demi-tour, les motards dressaient un véritable barrage.

Le Manchot avait réussi à entrer en communication avec les policiers de Plattsburg.

– Nous volons à votre secours, Dumont. Nous prévenons également les autorités du comté.

À cet instant précis, Danielle arrêta la voiture. Si elle avait continué, elle aurait pu tuer plusieurs motards mais aurait sûrement perdu la maîtrise du volant.

– Couchez-vous à l'arrière, ordonna le Manchot. Les policiers vont arriver. Tu es armé, Michel ?

– Mais non.

Danielle ajouta :

– Candy avait donné son revolver à Yamata. Les motards l'ont pris.

Robert Dumont n'hésita pas. Il lança son revolver sur la banquette arrière.

– Tiens, prends mon arme, Mike.

– Mais vous ?

À la surprise de tous, le Manchot ouvrit la portière.

– Je vais rencontrer ce comité de réception et tâcher de gagner du temps.

– Robert, vous êtes fou, ils vont vous tuer, hurla Candy.

Mais le Manchot était déjà descendu de voiture. Il referma la portière. Il vit plusieurs hommes en veste de cuir, descendre de leur moto et s’approcher de lui.

– Qui est le chef de votre groupe ? demanda le Manchot.

Au lieu de lui répondre, trois motards foncèrent sur lui. On le fouilla rapidement.

– Il n’est pas armé !

Un grand type regarda longuement le Manchot, l’examinant des pieds à la tête.

– Toi et tes amis, on va te donner une chance. Dis-nous où vous avez emmené Maggie.

– Maggie ? Je ne connais aucune Maggie,

répondit le détective.

– Ne me prends pas pour un cave. Tu travailles sûrement pour les Red Devils. Si tu refuses de me dire où elle est, toi et tes amis, vous paierez de votre vie.

Un des motards, un moustachu qui semblait complètement drogué, les yeux vagues, une légère écume au coin des lèvres, s’approcha de son chef.

– Laisse-moi faire, Fred.

Il tira quelque chose de sa ceinture. Le Manchot se rendit immédiatement compte qu’il s’agissait d’un couteau à cran d’arrêt. Le motard appuya sur le manche et une lame, longue d’environ six pouces, apparut.

– Vous perdez votre temps, fit le Manchot en levant légèrement son bras gauche, comme pour se protéger.

Et un coup de feu éclata. Le motard au couteau s’écrasa, face contre terre. Profitant du moment de surprise, le Manchot s’était glissé en vitesse derrière celui qui semblait le chef du

groupe.

Il l'agrippa à la gorge de sa main gauche et se mit à serrer. Le motard se tordait, il étouffait.

– Lâchez-le, vous allez le tuer.

Le Manchot recula jusqu'à sa voiture et s'y adossa. Il tenait toujours son prisonnier à la gorge.

– Vous tous, ordonna-t-il aux motards, je veux vous voir en rang, là, près du fossé. Et que ça bouge, sinon, c'est lui qui paiera.

Les motards ne comprenaient plus rien. Ils ignoraient ce qui s'était produit.

– On l'a pourtant fouillé !

– Je vous jure qu'il n'était pas armé, dit un autre en se dirigeant vers le fossé.

C'était la seconde fois que le Manchot se servait du revolver miniature caché dans sa nouvelle prothèse. Cette arme se trouvait à l'intérieur de sa main artificielle. Il n'avait qu'à lever le bras, peser légèrement avec un doigt de sa main droite sur un minuscule bouton placé au revers de son veston et la balle sortait par le

majeur de sa prothèse. L'arme invisible venait à nouveau de tirer le détective d'embarras.

Michel avait observé toute la scène de la voiture. Il ouvrit la portière arrière, et rapidement rejoignit son patron.

– Maintenant, mes sacrifices, nous sommes deux ! Non seulement on étranglera votre chef, mais moi, j'en abattraï plusieurs.

Candy avait suivi Michel. Elle en voulait à tous ces motards. Malgré le tragique de la situation, en voyant paraître la plantureuse blonde, quelques-uns se mirent à siffler.

– Vos gueules ! cria Candy enragée. Qui sont les salauds qui nous ont attaquées, au motel mes amies et moi ? Je veux le savoir, montrez-vous, bande de lâches.

– Du calme, Candy. Il faut tout d'abord songer à Yamata, dit le Manchot en desserrant son étreinte. Vous avez enlevé une Japonaise. Où est-elle maintenant ?

Le chef haussa les épaules.

– Comment voulez-vous qu'on le sache ?

C'est pas une Japonaise qu'on cherche, c'est Maggie !

Pendant que le Manchot causait avec le chef, Candy avait pris le revolver et Michel fouillait chaque motard. Plusieurs d'entre eux possédaient des couteaux mais pas d'arme à feu.

– Comment t'appelles-tu ? demanda le détective à son otage.

Chaque fois qu'il posait une question, il serrait soit l'épaule, soit la gorge du motard. Ce dernier poussait des cris de douleur.

– Fred Marcini !

– Le chef des Dark Angels. Eh bien, comme chef, tes hommes auraient pu trouver mieux. Ce sont tes complices qui ont enlevé la Japonaise.

– Non, je vous le jure, c'est la bande de Rosso, d'Albany. Maggie avait pu s'infiltrer dans leurs rangs. Elle leur avait volé du stock. Elle est venue à Plattsburg pour tout me remettre. Elle n'a pu communiquer avec moi. Quand mes hommes ont appris qu'elle s'était rendue au motel Silver Gate, il était trop tard. On l'avait dévêtue, battue. Mais

elle n'a pas dû parler. Elle a sûrement caché la drogue.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Rosso et sa bande ont enlevé Maggie de l'hôpital. S'ils avaient su où se trouvait la drogue, ils ne l'auraient pas fait. Quant à votre Japonaise, j'ignore ce qu'elle vient faire dans cette histoire.

Des voitures passaient sur la route. On ralentissait devant ce rassemblement de motards. Enfin, une patrouille de la police municipale arriva, bientôt suivie d'une automobile du bureau du shérif.

Danielle descendit immédiatement de voiture et raconta ce qui s'était passé.

– C'est clair qu'ils voulaient tous nous tuer. Ces motards n'aiment pas qu'on mette le nez dans leurs affaires.

Une troisième voiture parut et le Manchot en vit descendre le lieutenant Walter.

– Vous êtes encore ici, vous ? fit le lieutenant en reconnaissant le détective.

– Comme vous voyez. Vous pouvez mettre

toute cette bande sous les verrous. Ils ont tenté de nous tuer.

Marcini cria :

– C’est faux, on a voulu les arrêter, leur faire peur, c’est tout. Les tuer avec quoi ? Aucun d’entre nous n’est armé.

Walter regarda longuement le chef des motards.

– Toi, Marcini, j’ai promis qu’un jour j’aurais ta peau. Je crois que cette fois, tu ne t’en tireras pas.

Et Walter ordonna :

– Faites venir une voiture cellulaire. Je veux qu’on embarque tout ce beau monde. Qui a tué ce motard ? demanda-t-il.

Michel tendit son revolver.

– Vous pouvez examiner cette arme, vous verrez qu’aucun coup n’a été tiré.

S’adressant à Marcini, Walter demanda :

– Qui a tiré ?

– Je ne sais pas, bégaya le chef.

Désignant le Manchot, il expliqua :

– Cet homme était devant moi, nous discussions. Paulo s’est avancé. Il a voulu lui faire peur avec son couteau et le coup de feu a retenti, je ne sais d’où.

Les policiers fouillèrent le Manchot, les deux femmes et Michel.

– Ils n’ont pas d’armes.

Walter s’écria :

– Mais ça ne peut quand même pas être un fantôme ! Ne restez pas plantés là, hurla-t-il en direction de ses adjoints. Faites également venir la voiture de la morgue.

Le Manchot l’attira à part.

– Lieutenant, vous semblez être un policier fort honnête. Vous n’aimez pas les détectives privés et c’est votre droit. Mais je suis prêt à vous proposer un marché.

– Lequel ?

– Laissez partir mes trois compagnons. Remettez le revolver à Beaulac, il peut en avoir

besoin. Quant à moi, je vais vous accompagner au poste. Je vais vous expliquer bien des choses et nous interrogerons Marsini. Enfin, nous tendrons un piège.

– Un piège, mais à qui ?

Le Manchot murmura simplement :

– Dans votre État il y a deux bandes de motards qui se font une lutte sans merci, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Ces bandes sont dirigées par de supposés chefs. Les motards ont remplacé la pègre. Mais au-dessus d'eux, il y a une personne qui tire les ficelles, qui manipule ces bandes rivales comme des pantins pour arriver à ses fins. Deux bandes rivales qui, en fin de compte, travaillent sous les directives du même homme, du même mafioso, mais sans le savoir.

Walter ne semblait rien comprendre à l'histoire du Manchot. Dumont insista :

– Si je vous dis que c'est moi qui ai tiré sur le motard qui est étendu là, vous laisserez partir mes

amis ? Vous n'avez absolument rien à leur repêcher.

Et sans attendre la réponse de Walter, il alla retrouver Michel.

– On voulait à tout prix nous empêcher de nous rendre au Moonshine. Il y a de bonnes raisons à cela. Pour moi, je ne serais pas surpris si on cachait les prisonnières à cet endroit, Yamata et Maggie. Toi, Candy et Danielle, vous allez vous y rendre.

– Avec un seul revolver ? murmura Michel.

– Servez-vous de votre intelligence, ça vaut souvent bien des armes à feu.

Une camionnette de la police venait d'arriver. On fit grimper tous les motards à l'intérieur. Les gars protestaient.

– Et nos motos ?

– On s'en occupera.

Le lieutenant Walter transmit des ordres à un autre policier.

– Attendez la morgue. Faites charger les

motos dans un autre camion et conduisez tout ça au poste.

Puis, se tournant vers les deux policiers du comté, attachés au bureau du shérif, il ajouta :

– Quant à vous, vous pouvez partir. Cette affaire regarde les autorités municipales, pas celles du comté.

Il fit signe au Manchot.

– Vous, venez avec moi.

– Et mes compagnons ?

– Ils peuvent partir. Mais s'ils nous causent encore des ennuis, cette fois, je les boucle tous derrière les barreaux.

Michel ne put s'empêcher de ricaner :

– Vous allez sûrement manquer de place... tous ces motards, plus nous, et seulement quatre cellules...

– Vous, le grand, je ne vous demande pas votre avis.

Le Manchot donna un coup de coude dans les reins de Michel.

– Fais ce que je t’ai ordonné et ne complique pas la situation. Décampe, tu as compris ?

– O.K. patron.

Le Manchot monta dans la voiture conduite par le lieutenant Walter. Ce dernier mit immédiatement le moteur en marche.

– Qu’est-ce que vous faites là ?

Le Manchot était en train de retirer son veston.

– Je vais vous expliquer un premier mystère. Je vous ai parlé de ma prothèse, je crois.

Il retroussa sa manche de chemise, puis montra sa main gauche à Walter.

– Regardez le majeur, il y a un trou, au centre du doigt.

Le détective décrocha la prothèse de son bras, débranchant plusieurs fils.

– Je vous montrerai cet instrument de plus près, mais voyez ce petit joujou à l’intérieur. C’est un revolver miniature. Il contient deux balles. Quand on me croit désarmé, je puis encore tirer. C’est une des balles qui a tué le motard. J’ai

visé en plein cœur.

– Incroyable murmura Walter.

Et le ton de sa voix, pour la première fois, dénotait une certaine admiration pour le Manchot.

*

Danielle Louvain boudait, elle était en colère. Michel Beaulac avait insisté pour prendre le volant de la voiture.

– Sans moi, dit la secrétaire, jamais vous n’auriez pu capturer cette bande.

– N’exagère rien. C’est le patron qui les a eus par surprise.

Candy demanda :

– Où va-t-on ?

– Au fameux Moonshine. Le patron dit que, si on a voulu nous empêcher de nous y rendre, c’est qu’il se passe certaines choses à cet endroit.

– Deux femmes pas armées et un homme qui conduit mal une voiture, que pourrons-nous faire contre toute une bande ? demanda Danielle en ricanant.

Candy surveillait étroitement la route. Elle savait qu'on devait approcher de la salle de danse.

– Regarde là-bas, l'enseigne. C'est là, le Moonshine.

Michel appuya sur l'accélérateur et passa devant le cabaret sans s'y arrêter.

– Il y a sûrement foule à l'intérieur. J'ai compté au moins six motos à l'avant et une voiture sport à l'arrière.

On entrait dans le centre-ville. Autrefois, c'était le quartier le plus commercial de la ville. Mais la plupart des magasins avaient déserté la rue principale pour s'établir dans les nouveaux centres commerciaux, le long de l'autoroute 87.

– Nous allons stationner ici, c'est permis, dit Michel et nous ne sommes qu'à cinq minutes de marche du cabaret. Nous allons nous y rendre à

pied. C'est plus prudent.

– Si seulement j'avais une arme, murmura Candy.

– Nous n'en aurons peut-être pas besoin. Ces motards ne sont pas armés.

– L'un d'eux a ramassé mon revolver, ça, c'est sûr.

Michel ordonna aux deux femmes :

– Ne restez pas sur la route. On peut nous voir de loin. Nous allons arriver par l'arrière du cabaret. Il y a des fenêtres, on pourra voir ce qui s'y passe.

Danielle qui marchait presque à quatre pattes et qui ouvrait la marche, s'arrêta tout à coup.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Michel.

– Quelqu'un dans la voiture stationnée derrière la salle de danse.

– Vous en êtes certaine ?

– Oui. L'homme a dû allumer une cigarette, j'ai vu la lueur, j'en suis persuadée. Michel prit rapidement sa décision.

– Vous deux, restez là. Je vais faire un détour, m’approcher de la salle de danse de façon à être entre la salle et la voiture. Ça ne me prendra pas plus d’une minute. Comptez jusqu’à soixante, couchez-vous, puis faites un bruit. Lancez quelque chose, criez, mais il faut que vous attiriez le type à l’extérieur. Compris ?

Candy se pencha et trouva un vieux morceau de tôle, débris d’une enseigne ayant appartenu au cabaret.

– Tout ce qu’il vous faut, Danielle, c’est une roche.

– Surtout, ne vous montrez pas, recommanda Beaulac.

En rampant, Michel s’avança en direction de la salle.

– Un, deux, trois, quatre, cinq... commença à compter Candy.

Danielle trouva une assez grosse pierre sur le sol.

– Si je lance ça sur ton morceau de tôle, Candy, ça va faire du vacarme.

L'autre approuva de la tête, tout en continuant à compter.

– Trente-huit, trente-neuf, quarante...

– Je me demande pour quelles raisons monsieur Dumont a tenu à se rendre au poste de police, demanda Danielle. Il avait une idée derrière la tête. Pourtant, nous aurions bien eu besoin de lui.

Candy lui fit un signe.

– Cinquante-trois, cinquante-quatre... éloigne-toi un peu et vise comme il faut... cinquante-six...

Elle souleva la tôle et la tint solidement à deux mains.

– Cinquante-neuf, soixante !

Danielle leva le bras et lança la pierre de toute ses forces. Il y eut un bruit sec. Le choc fit échapper la tôle à Candy et c'est en tombant qu'elle fit le plus de bruit.

– À plat ventre, souffla Candy.

À cet instant précis, la portière avant de la voiture s'ouvrit et un homme s'avança dans leur

direction. Michel qui devait se trouver derrière lui, avait toute les chances de l'attaquer. Il n'en faisait rien.

– Pourquoi n'agit-il pas ? se demanda la blonde.

L'homme se rapprochait dangereusement. Soudain, Danielle se leva et se mit à courir. L'homme, fort bien vêtu la poursuivit. Candy avait compris l'idée de la secrétaire. La blonde attendit que le type passe devant elle, et à ce moment précis, fonça sur lui.

D'un coup de tête solide dans le dos, un véritable coup de bélier, elle envoya l'homme rouler au sol.

Elle n'avait plus qu'à se jeter sur lui et le maîtriser. Déjà, l'homme s'était relevé. Il avait encore un genou au sol, mais il semblait en parfaite forme.

– Tiens, si ce n'est pas la blonde aux gros seins ! ricana-t-il.

Candy comprit que c'était un des quatre assaillants du motel, ceux qui l'avaient frappée si

durement. Elle fonça vers lui, surveillant chacun des mouvements de l'homme.

Wilf lança « une droite ». Candy, ancien professeur de judo, fit un pas de côté, évita le coup et saisissant son adversaire à l'avant-bras, le fit pirouetter par-dessus son épaule. L'homme s'écrasa durement au sol. Il était étourdi. Candy ne perdit pas une seconde et lui donna un solide coup de pied au menton.

– Bravo Candy, vous l'avez eu, s'écria Danielle.

– Pas si fort, si Michel n'a rien fait, c'est qu'il doit y avoir quelqu'un d'autre dans la voiture.

L'adversaire de Candy bougea. Il n'était pas assommé. Elle se pencha sur lui.

– Tu te souviens de ce que vous m'avez fait dans le motel, n'est-ce pas ?

Et elle toucha sa poitrine encore sensible, puis demanda à Danielle de se rapprocher.

– Les hommes, c'est différent, mais vous avez des endroits particulièrement sensibles.

De sa main gauche, elle prit la jambe droite du

motard et fit signe à Danielle de saisir la jambe gauche.

– Non, Candy, fais pas ça.

– Il va payer. Écarte sa jambe.

Danielle était bien obligée d’obéir. Candy s’élança et se laissa tomber sur le motard, son genou frappant durement les parties génitales. Elle recommença une seconde fois, puis lâcha la jambe de l’homme.

Il avait poussé un cri de douleur qu’on avait certainement dû entendre de la voiture. Maintenant, le motard se roulait sur le sol, puis soudain, il resta immobile, étendu à plat ventre. La douleur lui avait fait perdre connaissance.

– Vite, allons rejoindre Michel !

*

Le grand Beaulac avait pu s’approcher sans bruit de la voiture sport. S’il s’avançait un peu plus, le soleil qui brillait passablement en cette

fin d'après-midi l'éclairerait sûrement. Cependant, il pouvait voir des ombres dans la voiture. Il ne bougea pas, cherchant à deviner combien ils étaient.

« Un seul à l'avant, mais à l'arrière, ils sont au moins deux et... »

Quelqu'un venait de bouger dans la voiture.

« Une femme, c'est Yamata, j'en suis certain. En tout cas, ce sont des cheveux comme les siens. »

S'il fonçait vers la voiture, jamais il ne pourrait maîtriser ces deux hommes. S'ils étaient armés, l'un d'eux aurait sûrement le temps de tirer. Michel jeta un coup d'œil à la trotteuse de sa montre qui marquait les secondes. La minute ne s'était pas encore écoulée. Tout à coup, un bruit sec se fit entendre suivi aussitôt d'un second, beaucoup plus fort, un bruit de tôle. Michel vit la portière arrière s'ouvrir. Un homme sortit et se dirigea vers l'endroit où étaient cachées les deux compagnes du détective.

Michel décida d'attendre. Il lui fallait savoir si

Candy et Danielle allaient éliminer définitivement cet homme. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Il voyait des ombres au loin mais ne pouvait distinguer ce qui se passait. Soudain, il perçut un cri, un véritable hurlement.

– Torrieu ! Qu'est-ce qu'elles lui font ?

Eddy, assis à l'avant ouvrit brusquement la portière. Lui aussi avait entendu le cri.

– Wilf ! Où es-tu ?

Le grand Beulac comprit que c'était sa chance. D'un bond, il atteignit l'automobile. Le motard voulut se retourner mais n'en eut pas le temps. Le détective le frappa à la tête avec la crosse de son revolver. L'homme s'écroula.

La portière arrière s'ouvrit et Yamata descendit de voiture, les mains liées derrière le dos. Elle se précipita vers son mari. Michel aperçut immédiatement le bâillon enfoncé dans sa bouche. Il le lui enleva.

– Oh Michel !

Elle se jeta dans ses bras et se mit à sangloter.

– Calme-toi, c'est fini, tu es saine et sauve,

maintenant.

Candy et Danielle approchaient en courant. Elle bondirent de joie en reconnaissant la Japonaise.

– Et votre type ? demanda Michel.

– Il ne pourra pas intervenir, ne t’inquiète pas, fit sèchement Candy.

– Tu l’as tué ?

– Il aurait peut-être préféré mourir. Il est bien vivant, mais il restera là. Il ne pourra pas marcher avant quelques heures.

Michel s’était penché sur le type qu’il avait assommé. Eddy commençait à reprendre ses sens. Le détective le fouilla rapidement. L’homme était armé. Michel lui enleva son revolver qu’il tendit à Candy.

– Danielle, retourne rapidement à la voiture en compagnie de Yamata. Mais la Japonaise s’écria :

– Jamais, je reste avec toi.

– Non. Candy et moi allons entrer dans ce cabaret. Nous sommes armés tous les deux, il y a

une dizaine de motards, nous saurons les maîtriser.

Danielle Louvain semblait la plus calme du groupe.

– Nous allons retourner à la voiture mais vous deux, vous n’entrerez pas dans le cabaret.

Beaulac ricana :

– Tiens, mademoiselle la secrétaire qui veut jouer au grand patron, maintenant.

Comme si elle n’avait rien entendu, la jolie brune continua :

– Il passe de nombreuses voitures de police sur la route. Nous les arrêterons, et demanderons du secours. Vous pouvez quand même patienter quelques minutes. Si vous entrez par l’avant, si vous menacez les motards, ils sortiront par l’arrière. D’autres peuvent être armés. Et qu’allez-vous faire de cet homme ?

Michel leva sa main armée du revolver.

– Je peux le mettre hors de combat. Ce fut autour de Candy d’intervenir.

– Danielle a raison. Seuls, nous ne pourrions tous les maîtriser.

Et comme pour donner raison aux deux femmes, on entendit le son strident d'une sirène. Une voiture-patrouille filait vers le centre-ville.

– Bon, faites vite. Les gars qui sont à l'intérieur peuvent recevoir un coup de fil ou encore se douter qu'il se passe quelque chose.

Danielle prit Yamata par le bras et les deux femmes filèrent en direction de la route. Elles n'eurent pas longtemps à attendre. Des voitures policières passaient à tout instant. Les deux femmes se placèrent au centre de la route et firent des signes désespérés. Une voiture s'arrêta, puis une seconde.

– Qu'est-ce qui se passe ? Vous voulez vous faire tuer ? demanda un des policiers.

Yamata, qui maîtrisait beaucoup mieux la langue anglaise que Danielle, répondit :

– Je suis la Japonaise qui avait été enlevée. Vous devez être au courant. Mes amis m'ont libérée. Michel Beaulac, l'assistant du détective

privé Robert Dumont, dit « le Manchot », va pénétrer dans ce cabaret plein de motards. Vous devez l'aider.

Les policiers se concertèrent. On arrêta une troisième voiture. Un des agents communiqua avec le poste puis transmit les ordres.

Une dizaine de policiers s'avancèrent en direction du cabaret. Ils se dispersaient, quelques-uns se dirigeant vers l'arrière, les autres vers l'avant.

Michel avait bien vu les voitures s'arrêter sur la route.

– Allons-y, dit-il à Candy. Ce ne sont pas des imbéciles, ces motards. Ils doivent sûrement avoir vu la même chose que nous.

– Je reste ici, fit Candy. Si les hommes cherchent à fuir par l'avant, je les recevrai, ne t'inquiète pas.

– Surveille celui-là, dit Michel en montrant Eddy.

– Je m'en occupe.

Sitôt que Michel se fut éloigné, la

grassouillette blonde s'approcha d'Eddy qui était maintenant assis au sol. D'un coup de karaté à la gorge, elle le fit coucher sur le dos.

– Tu devais être avec ceux qui se sont attaqués à moi. Sinon, tant pis, tu paieras pour les autres, tout comme ton comparse.

Michel n'eut pas le temps d'arriver à la porte avant. Il entendit un bruit de moteur.

– Ces salauds tentent de fuir.

Il bondit et arriva à l'avant, revolver au poing. Plusieurs motards se trouvaient à l'extérieur, quelques-uns avaient déjà enfourché leur moto.

– Que personne ne bouge, hurla Beaulac. Le cabaret est cerné.

Avant même que Michel ait pu tirer, un motard avait vivement sorti un couteau de sa poche et avec adresse, il visa le détective et lança l'arme de toutes ses forces !

VII

Traquenard

Le lieutenant Walter avait fait enfermer les motards, les répartissant dans les quatre cellules. Il se tourna vers le Manchot.

– Suivez-moi dans mon bureau. Une fois bien installé, le Manchot demanda à voix basse :

– Personne ne peut entendre notre conversation ?

– Mais non, voyons. Vous semblez oublier que vous êtes dans les bureaux de la police.

– Justement, poursuivit le Manchot à voix basse. J’ai l’impression qu’il existe, au sein même des policiers, des membres de la mafia qui donnent des renseignements.

– Soyez sérieux, Dumont.

– Je suis très sérieux. Si on allait s’installer

dans votre voiture. J'aimerais mieux ça.

Walter haussa les épaules.

– Précautions ridicules. Mais puisque vous insistez.

Les deux hommes prirent place sur la banquette arrière de la voiture de Walter qui se trouvait sur le vaste terrain de stationnement devant le poste de police.

– D'après ce que j'ai pu comprendre, la mafia d'il y a quelques années n'existerait plus dans votre État, elle aurait été remplacée par les motards ? demanda Dumont.

– Pardon, la mafia des années passées existe toujours dans les très grandes villes, comme New York, par exemple. Mais dans les plus petites localités, on a laissé les motards s'organiser et plusieurs bandes se font une lutte sans merci.

Le Manchot tira deux cigares de sa poche, en offrit au lieutenant qui l'accepta. Les deux hommes s'entendaient de mieux en mieux.

– Êtes-vous certain que vous ne vous laissez pas berner, vous les policiers de Plattsburg, ceux

du comté et ceux de l'État ? Vous connaissez la maxime qui dit « Diviser pour régner. »

– Expliquez votre idée plus à fond.

– De grands chefs, de hauts patrons de la mafia new-yorkaise et américaine continuent toujours de tout diriger. Ils sont au-dessus des bandes. Ils se servent des motards pour assurer leur propre règne. Il y a des guerres entre les groupes. Par exemple, les Red Devils régissent sur la région d'Albany, les Dark Angels sur celle de Plattsburg. Quand un motard commet une gaffe, il est éliminé par l'autre bande. Mais les véritables profits vont directement à la haute direction qui a tout intérêt à diviser les groupes. Car voyez-vous, le jour où toutes les bandes de motards oublieront leurs querelles, elles ne formeront plus qu'une seule et unique organisation, la mafia n'aura plus aucun contrôle. Pour le moment, les membres de cette organisation se sont infiltrés partout, chez les politiciens, dans les corps policiers, partout et je crois en avoir la preuve. Avec votre aide, nous pouvons organiser un traquenard et capturer un

des grands chefs.

Walter hésitait à croire le Manchot.

– Comment, vous, un inconnu dans notre milieu, auriez-vous pu démasquer un chef alors que nous...

– Parce que j'étais là au bon moment. On a commis une erreur et tout de suite, je m'en suis rendu compte.

Et il expliqua :

– C'est ma collaboratrice, Candy Varin qui a entendu parler du Moonshine Bar. Je ne vous ai pas contacté tout de suite. Je ne vous ai appelé que lorsque nous avons vu tous ces motards qui nous attendaient. Or, à part mes compagnons, une seule personne savait que nous nous rendions au Moonshine. Seule cette personne a pu prévenir les motards qui ont organisé cette réception.

– Qui ?

– L'avocat Charles Harding. Maintenant, je comprends pour quelles raisons il voulait absolument que nous quittions la ville. Harding doit être dans ses petits souliers. Il y a une fille,

une dénommée Maggie qui a volé les motards... mais je crois que c'est plus que ça. Elle doit connaître l'identité de certains chefs. On fera tout pour qu'elle parle mais si elle refuse, on la tuera tout simplement. Alors, voici mon plan. Vous me confiez une voiture fantôme. Je me rends tout près de chez Harding et je communique avec lui. Il m'a demandé de lui donner des nouvelles. Je lui apprendrai que j'ai un rendez-vous dans un motel avec une fille, une amie de Maggie. Je refuserai de la nommer, évidemment. Je dirai que cette fille est au courant de toute l'histoire Vomberg, qu'elle a peur de se confier aux policiers. Donnez-moi le nom d'un motel situé tout près des bureaux de Harding. Je lui citerai ce nom, je dirai que la fille m'attend, que je serai là dans une vingtaine de minutes. Vous placerez un de vos hommes dans cette chambre et je mettrai ma main au feu que Harding tombera dans le piège.

Walter murmura :

– C'est très ingénieux.

– Nous forcerons bien Harding à dévoiler les

noms de ses complices. La purge va bientôt débiter.

– Non, vous faites erreur, Dumont.

– Comment ça ?

– Vous ne pourrez pas tendre votre piège à Harding !

Brusquement, le lieutenant avait sorti son revolver.

– Vous ne vous attendiez pas à celle-là, n'est-ce pas ? Ne bougez pas. Les deux mains derrière le dos. Surtout, laissez votre main droite loin du revers de votre veston.

Robert Dumont s'en voulait. Il aurait dû se méfier de Walter. Mais comment se douter qu'un officier supérieur, faisant enquête sur les motards, pouvait faire partie de la mafia ?

Le lieutenant avait sorti des menottes. Il les passa aux poignets du Manchot. Walter décrocha son appareil téléphonique et appela Harding.

– Faut nous rencontrer, tous les deux. J'ai capturé Dumont. Vous avez commis une grave erreur, Charles. Il avait réussi à vous démasquer.

Nous allons le faire disparaître pour toujours. Nous irons tous les deux, éliminer ce détective amateur. Je dirai à tous que Dumont est parti seul du poste et que moi, je vous ai reçu dans mon bureau pour discuter de toute l'affaire. Nous aurons un alibi à toute épreuve.

Pendant que le lieutenant parlait avec l'avocat, le Manchot avait réussi à rapprocher ses poignets et à saisir la chaînette avec les doigts de sa main gauche, cette main artificielle qui avait deux cents fois la force d'une main humaine. Avec sa seule main gauche, le Manchot pouvait facilement plier une barre d'acier.

Entre ses doigts, il commença à tordre la chaîne.

– Attendez-moi à la porte de votre bureau, Harding. Dites à votre secrétaire que vous vous rendez au poste de police.

Le Manchot forçait, il appuyait sur la chaîne, la pliant, la dépliant et soudain, il la sentit céder.

Il attendit patiemment que le lieutenant Walter

eut terminé son appel.

– Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement, Walter. Mes compagnons sont au courant de tout. Ils parleront. Vous ne pourrez pas tous les éliminer.

– Allons donc, vous n’avez rien dit, j’en suis certain.

Il mit le moteur en marche. Il tenait toujours son revolver dans sa main droite. Le Manchot lui saisit brusquement le poignet avec sa main gauche et on entendit les os craquer. En même temps, son poing droit s’abattait sur la figure de Walter.

Le lieutenant avait laissé tomber son revolver. Mais il s’appuya sur son volant et le klaxon se mit à claironner sans arrêt. Il allait donner l’alerte et les policiers lui porteraient secours.

Robert Dumont le frappa deux fois, de toutes ses forces, puis tira le corps inerte du lieutenant vers lui. Le cri strident du klaxon cessa. En vitesse, le Manchot descendit de la voiture, en fit le tour, vint s’installer au volant et poussa le

corps de Walter du côté du passager.

Des policiers sortaient du poste. On voulait savoir d'où était venu ce bruit de klaxon.

Robert Dumont, très lentement, mit la voiture en marche. Il ne fallait pas attirer l'attention. Il sortit du terrain de stationnement et se dirigea vers le centre-ville.

*

Michel vit le motard lever le bras. Il n'eut pas le temps de tirer. Mais instinctivement, il se plia en deux, plaçant son bras gauche devant sa poitrine et sa main devant sa figure.

Il sentit une vive douleur. La lame avait pénétré dans la chair du bras, juste au-dessus du coude. Beaulac n'hésita pas et fit feu sur le motard qui venait de le blesser.

Les moteurs grondèrent. Les compagnons du type qui venait de tomber raide mort voulaient prendre la fuite.

Des policiers parurent. On cernait le cabaret. Les policiers étaient bien armés. Un officier criait des ordres.

– Le premier qui bouge, on le descend. Tous, étendez-vous sur le sol.

Les motards comprirent que jamais ils ne pourraient réussir à prendre la fuite. Ils s'étendirent à plat ventre. Candy apparut en courant. En voyant Michel, elle cria :

– Tu es blessé ?

– Ce n'est pas grave. Un coup de couteau. C'est peut-être profond, mais ça se soignera facilement.

– Laisse les policiers accomplir leur tâche, rejoignons Danielle et Yamata et rendons-nous tout de suite à l'hôpital.

– T'es malade, ricana le grand Beaulac. Il ne s'agit que d'une égratignure.

Candy mit ses deux poings sur ses hanches.

– Michel Beaulac, il y a quelques années, un policier a été coupé à l'avant-bras par des débris de vitre. Il a cru qu'il s'agissait d'une simple

éraflore. Il ne s'est pas rendu à l'hôpital. Le bras s'est infecté, il y a eu empoisonnement...

– Bon, bon, j'ai compris.

Michel Beulac savait fort bien que son patron, Robert Dumont, s'il avait été soigné à temps, aurait pu sauver son bras gauche.

Bientôt, accompagné de Candy, il arriva à la voiture où Danielle et Yamata attendaient avec impatience. On imagine l'inquiétude de la Japonaise lorsqu'elle vit le sang couler du bras de son mari.

– Ce n'est rien, voyons, je suis à peine coupé. Mais je ne prends aucune chance. Conduisez-nous à l'hôpital, Danielle.

La jolie secrétaire mit la voiture en marche. Elle n'eut qu'à suivre les indications, soit les affiches sur lesquelles était peinte la grosse lettre H.

Lorsque Michel entra à l'urgence, le bras tout ensanglanté, on le fit immédiatement entrer dans une petite salle où les médecins se mirent à l'œuvre. On nettoya sa blessure, on lui fit même

deux points de suture et on pansa son bras.

– On vous conseille de le porter en écharpe durant quelques heures, disons d’ici à demain. Voyez votre médecin dans trois jours, à moins que vous ayez des douleurs persistantes.

Une infirmière apporta une seringue au jeune médecin.

– Qu’est-ce que c’est que cette piqûre ? Je ne veux pas dormir, moi.

– Aucun danger. C’est un vaccin antitétanique. On ne sait jamais, la lame de ce couteau pouvait être infectée. Il vaut mieux prendre plus de précautions que pas assez.

Michel dut payer pour ses soins car, à Plattsburg, on n’acceptait pas sa carte soleil.

– Maintenant, comment allons-nous faire pour retrouver le patron ? demanda Candy.

– Rendons-nous au poste de police. C’est encore le meilleur endroit pour ça.

Lorsqu’ils arrivèrent au poste, ce fut pour apprendre que le Manchot était parti en compagnie du lieutenant Walter.

– Ils n’ont pas dit où ils se rendaient. Mais ça semblait être important.

– Nous pouvons l’attendre ici ? demanda Michel.

– Certainement.,

Le colosse jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Maudit ! Pas surprenant que j’aie une faim de loup. L’après-midi achève et Yamata et moi n’avons pris qu’un tout petit déjeuner.

– Et nous ? répliqua Candy, tu crois que nous avons mangé ? Quand le patron reviendra, il aura à nous payer un excellent gueuleton.

*

La voiture du lieutenant Walter, conduite par le Manchot, approchait de l’édifice où se trouvaient les bureaux de l’avocat Harding. Robert Dumont jeta un coup d’œil sur son prisonnier. Walter semblait inconscient.

« Harding doit l’attendre sur le trottoir, en face

du bureau. »

Le Manchot décida de stationner l'auto immédiatement. Il ne voulait pas attirer l'attention de l'avocat.

« Et je ne dois pas courir de risques ! »

Il frappa durement le lieutenant à la tête et le poussa sur le plancher. Il ne voulait pas que le policier attire l'attention. Le Manchot descendit ensuite de voiture. En longeant les maisons, tête basse, il avançait rapidement.

Il aperçut l'avocat qui arpentait nerveusement la chaussée. Le Manchot s'arrêta dans une entrée de bureau ; attendit que Harding lui tourne le dos, puis fonça vers lui.

– Ne bougez pas Harding, dit-il en lui appuyant son revolver dans les côtes.

– Ah çà, mais...

– Non, ne tournez pas la tête. C'est moi, Robert Dumont. Vous attendiez votre complice, le lieutenant Walter, n'est-ce pas ? Ne craignez rien, il est présent au rendez-vous. Marchez droit, devant vous.

Harding murmura :

– Jamais vous ne pourrez vous en tirer, Dumont. J’ai des amis et...

– Tous vos amis vous laisseront tomber quand ils connaîtront les preuves que nous avons contre vous.

Les deux hommes arrivèrent à la voiture.

– C’est vous qui allez prendre le volant Harding ! ordonna le Manchot.

En apercevant le corps recroquevillé de Walter, l’avocat s’écria :

– Vous l’avez tué ?

– Non, je ne suis pas un assassin comme vous, moi. Rappelez-vous Walter que je tiens mon revolver à deux pouces de votre tête.

– Où allons-nous ? Aux bureaux de la police municipale ?

– Non. Vous seriez peut-être trop heureux, vous devez y avoir d’autres amis. J’ai plus confiance au shérif. Si vous avez fait tuer Benson, c’est que vous ne pouviez pas acheter les

policiers du comté.

La voiture se mit en marche. Harding, nerveusement, regardait les automobiles qui le doubleraient. Il cherchait désespérément du secours.

– Un peu plus vite, Harding et surveillez bien tous vos arrêts ! À la moindre imprudence, je fais feu.

Enfin, la voiture s'arrêta face au monument des vétérans, tout près des bureaux du shérif.

– Descendez de voiture Harding et placez vos mains sur le toit, jambes écartées.

L'avocat obéit. Évidemment, les badauds furent attirés. Le Manchot dit aux curieux :

– Allez chercher le shérif. Demandez à tous les policiers qui sont à l'intérieur de venir, c'est extrêmement grave.

Trois policiers en uniforme sortirent de l'édifice. Bientôt, le shérif lui-même apparut.

Le Manchot parla à voix très forte.

– Il y a dans les rangs policiers, des hommes

qui sont mêlés à la mafia. Je viens de capturer l'une des têtes dirigeantes, l'avocat Harding. Dans la voiture, se trouve son complice, le lieutenant Walter de la police municipale. Maintenant, tous ces gens savent que je vous confie ces deux hommes.

Le shérif s'avança.

– Robert Dumont, je vous félicite. Depuis des mois nous tentons de coincer tous ces criminels. Grâce à vous, nous pourrions nettoyer non seulement le comté, mais une partie de l'État.

On transporta Walter à l'intérieur, on passa les menottes à l'avocat Harding et on procéda à l'interrogatoire de l'homme de loi.

– Vous feriez mieux de nous dire où se trouve présentement Maggie Vomberg, Harding, sinon vous serez accusé de meurtre. C'est vous qui avez ordonné à vos motards de la faire parler puis de la capturer.

Harding commença par protester de son innocence, mais à la fin, il avoua que Maggie Vomberg était entre les mains des motards

d'Albany. On la gardait dans un de leurs repaires et il donna une adresse.

Durant les heures qui suivirent, on procéda à de nombreuses arrestations mais le Manchot n'était plus là pour assister à ce vaste nettoyage. Il avait rejoint ses compagnons au poste de police et tous s'étaient rendus dans un des grands restaurants de la ville américaine.

– Même si cette affaire va coûter très cher à l'agence, je paie les repas, dit le Manchot.

Michel esquissa un sourire.

– Je ne suis pas inquiet pour vous, boss. Vous saurez bien vous faire récompenser par les autorités américaines.

Une fois le repas terminé, on décida de retourner immédiatement à Montréal. Danielle voulut s'installer au volant.

– Non, dit le Manchot, je vais conduire. Je suis moins nerveux que ce midi et je veux rentrer à Montréal en toute sécurité.

Robert Dumont savait que les bureaux de son agence étaient fermés à cette heure-là. De sa

voiture, il appela son service téléphonique.

– Ici Robert Dumont, y a-t-il des messages, mademoiselle ?

– Oui, j’ai cherché à vous rejoindre à plusieurs reprises. Le détective Landry également.

– Que se passe-t-il ?

– Je l’ignore, mais le détective Landry veut que vous lui téléphoniez chez lui, le plus tôt possible.

– Merci.

Le Manchot sortit un calepin de sa poche, trouva le numéro de téléphone du détective Landry et appela chez lui.

La sonnerie se fit entendre à plusieurs reprises, mais personne ne répondit.

– En voilà un mystère, murmura le Manchot en raccrochant. Il veut que je communique avec lui et il n’est pas là.

Landry possédait un appareil dans sa voiture. Mais ce fut sans plus de succès que le Manchot tenta de l’atteindre.

– Filons vers Montréal, dit Michel qui avait pris place sur la banquette avant, laissant les trois femmes à l’arrière. De temps à autre, je chercherai à l’appeler.

Bientôt, on arriva au poste frontière. Michel signala les deux numéros mais sans succès.

On était à une quarantaine de kilomètres de la métropole lorsque enfin, en téléphonant au domicile de Landry, Michel reconnut la voix de son compagnon de travail.

– Allô ?

– Landry, c’est moi, Michel Beaulac. Tu as tenté de nous rejoindre ?

– Oui, depuis la fin de l’après-midi. Est-ce que monsieur Dumont est près de toi, Michel ?

– Oui, pourquoi ?

– C’est à lui que je désire parler. C’est grave. J’ai une mauvaise nouvelle à lui apprendre.

– Vous feriez mieux de me dire de quoi il s’agit, torrieu. C’est lui qui tient le volant. Le détective Louis Landry déclara :

– Il s’agit de Corinne Dumont, la mère du Manchot.

Qu’est-il donc arrivé ? La mère de Robert Dumont devait remplacer Danielle durant son absence. Quelle mauvaise nouvelle doit donc transmettre le détective Landry ?

Suivez régulièrement la série policière la plus populaire au Québec, le détective privé Robert Dumont, « Le Manchot ».

Cet ouvrage est le 450^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.